

**LA VEILLEE**

**TVP**

## LA « VEILLÉE » DU DOMPTEUR DESCHAMPS

D'habitude, il s'attaquait aux oubliés du répertoire, les vieillards, les clochards, les demeurés. D'habitude, il devenait tendre à force d'épingler leur maladresse, à force de mettre en scène leur naïveté. Le bonhomme Deschamps plongeait même dans la métaphysique en faisant franchir les bornes de l'absurde à ses créatures ressorties des caves et des greniers, des villages de l'enfance ou des labyrinthes de la mémoire. Et on riait à crever de ces obscurs à jamais sans grade, paumés dans les gestes les plus simples, affairés aux tâches les plus inutiles. Sans un mot. Ces clodos-là n'étaient capables, en effet, d'hurler que des borborygmes ; en trépanant comme des enfants.

Mais voilà que Deschamps, fatigué peut-être de sa ménagerie débile et marginale, de sa parenté glauque de derrière le miroir, se penche aujourd'hui sur la quart-monde théâtral : l'animation culturelle. Et dans son dernier spectacle *Veillée* il devient méchant. Sûrement parce que les bonnes volontés niaises de toute une frange d'animateurs soixante-huitards — sandalettes simili cuir, velours cotelé, chemise indienne et barbe militante — ont dégoûté à jamais certains de la chose artistique. A rabaisser manifestations et rencontres à la hauteur des feux de camp, stages de poteries et autres débats « peuples et cultures », ces apôtres du macramé, du tissage et de l'expression corporelle ont ravalé en effet la création à une chouette fête entre amateurs contents. C'était la grande époque des MJC et de la bonne conscience de gauche. Jérôme Deschamps dans *Veillée* lui fait la peau. Elle a failli nous faire perdre nos exigences et notre esprit critique.

Sur scène, un gigantesque espace carrelé, centre de loisirs plus monstrueux que nature, avec, au fond, cette cantine aux immortelles assiettes transparentes et carafe plastique. Une douzaine de comédiens aux tronches impossibles, aux dégaines



— Une partie de grimaces et de gags. —

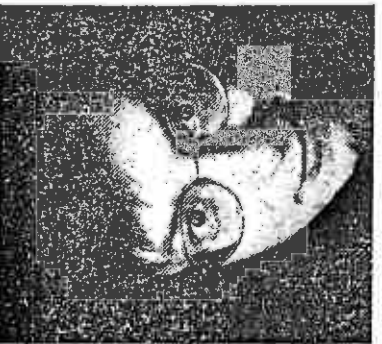
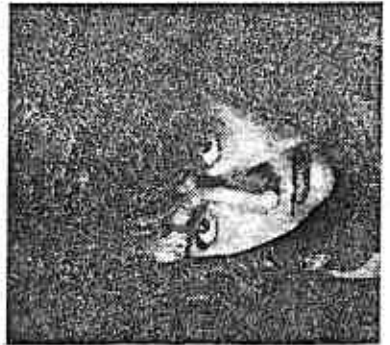
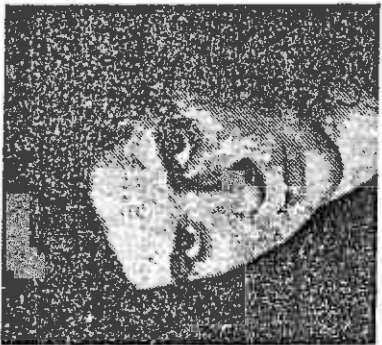
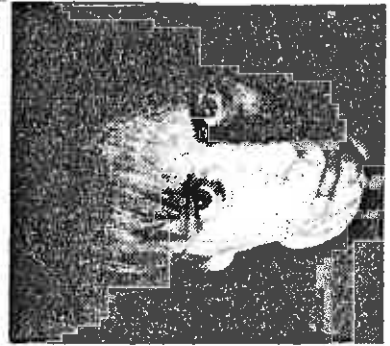
sorties des plus reculés de nos terroirs déshérités s'organisent une soirée-divertissement : ballets, sketches et chants.

Folklore breton et morceaux de guitare choisis — John Baez, *Jeux interdits* — chansons militantes qui font irrésistiblement se taper les mains dans une convivialité épanouie : tous les clichés y passent, saynettes ringardes y compris avec superbes gags visuels et partie de grimaces époustouflantes.

Deschamps fait l'animateur, démagogique et râblé à pleurer. Il a tellement bien caricaturé son monde qu'on ne sait plus, parfois, si l'on navigue entre le premier, le deuxième, le troisième degré. Peut-être ses acteurs bizarres à moitié gauches et amateurs eux-mêmes ne le savent-ils pas non plus. Ambiguïté, malaise : au TNP de Villeurbanne où *Veillée* fut créé, puis à la Maison de la Culture de Grenoble, les spectateurs se tordaient et hésitaient. Le spectacle après une tournée sera repris, pour un mois, le 15 septembre aux Amandiers de Nanterre dans le cadre du Festival d'Automne. Mais on sait dès maintenant que le dompteur Deschamps s'est inventé un cirque unique où il règne seul. C'est un grand.

FABIENNE PASCAUD

T H E A T R E



En-dessus Jérôme Deschamps.  
De haut en bas et de gauche à droite : Yves Robin, Christine Pignet, Jean-François Dinagaroupin, Alain Margoni, Michèle Guilgor, Sylvie Jobert, Jean-Marc Rautot, Marie-Christine Orry, Tracy Billyhead, Jean-Marc Bihour.

Reportage photo Marc Enguerand



## « LA VEILLÉE », DE JÉRÔME DESCHAMPS

# La fête à l'animateur

**Jérôme Deschamps a remis le landau qui traîne les trésors de la famille Deschiens de théâtre en théâtre. En cours de route, un étranger a traversé son champ de vision : un personnage entré dans le folklore culturel, l'animateur.**

Jérôme Deschamps a décortiqué l'apparence de l'animateur, ses comportements et motivations, il s'est imprégné de son inébranlable foi dans les vertus sociales de la créativité pour tous. Puis, il l'a mis en situation, d'abord en sa terre d'élection, le Festival d'Avignon. A minuit, au cloître des Carmes, la compagnie Deschamps présentait l'une de ces veillées qui meublent les loisirs organisés des classes travailleuses : piano à quatre mains, protest-songs, farce paysanne, danse du terroir...

*La Veillée* se donne ensuite chez ses coproducteurs. Il y a eu le TNP en attendant, la Maison de la culture de Grenoble. Le spectacle s'est étoffé, dans un décor d'un hyperréalisme déprimant : le vert des murs, les grosses lampes boule dont une ne marche pas, les carreaux livides des lavabos, perçus au-dessus de la cloison à portes battantes.

Les portes claquent, et filent des paniers de vaisselle, des clowns jongleurs merveilleusement rapides, précis — alors que le déclin du comique est la maladresse en conflit avec l'acharnement à aller jusqu'au bout. Jérôme Deschamps est un virtuose de la rupture. Les jongleries interviennent comme un hoquet incongru au milieu d'une belle phrase.

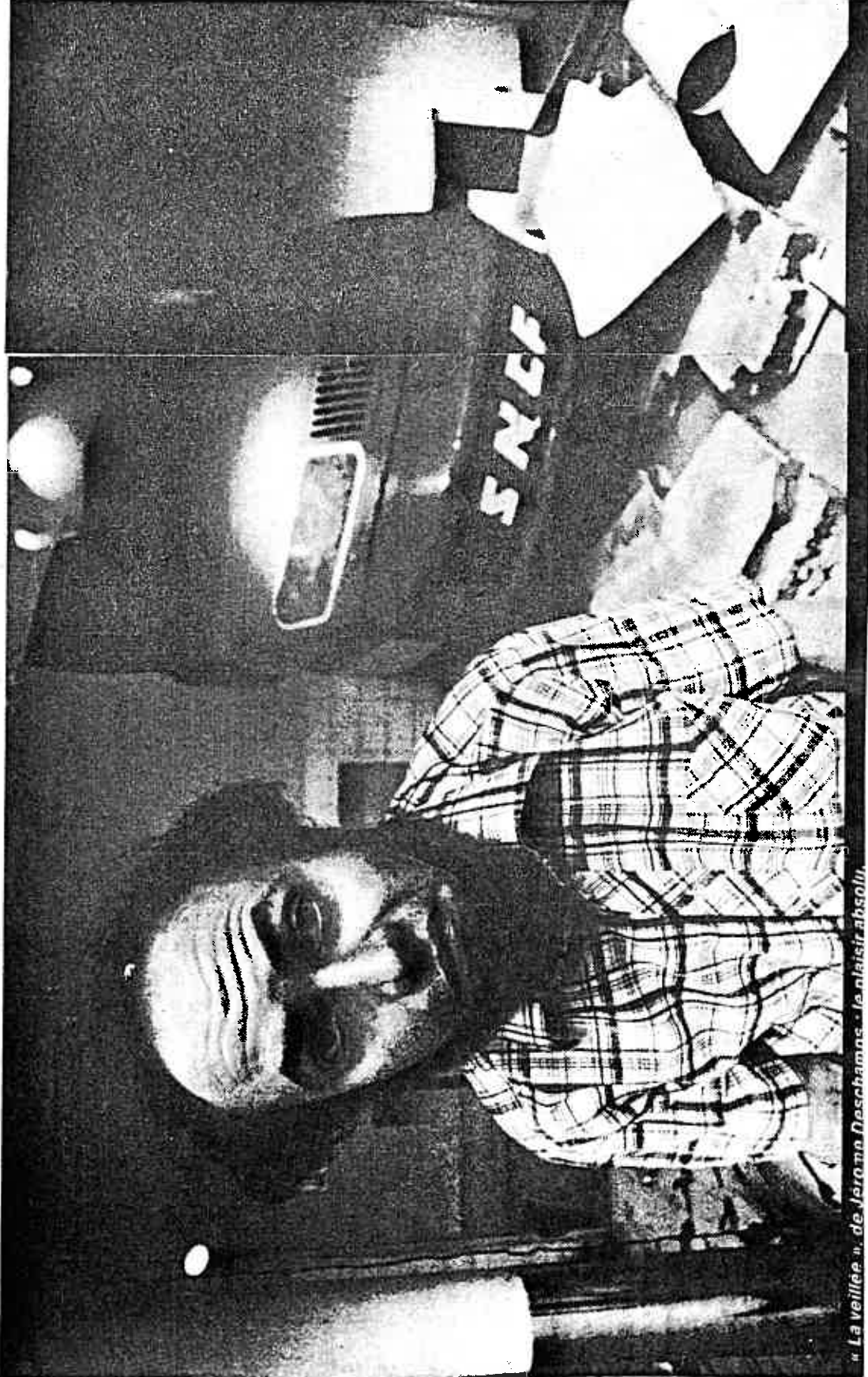
Hagards, crispés, soutenus par la gravité de leur mission, les croisés de la culture de base affrontent l'adversité — objets fuyants, projecteurs qui crament, talons qui tournent, micros calamiteux... Avec un courage admirable, ils accomplissent leurs exploits dérisoires. La parodie s'affine d'une observation intransigeante, et de moments aigus qui filtrent du fond de la naïveté — fascinations secrètes, vérité d'un malaise : le regard de Jean-François Dinacaroupin, l'émigré de service, pendant qu'il écoute le barbu en chemisette à carreaux et sandales, l'animateur (Jérôme Deschamps) débiter des balourdises sur le « jazz, musique des peuples opprimés ». Regard écrasant, démarche écrasée jusqu'à la petite caisse qui sert de batterie.

Jean-Marc Bihour, Marie-Christine Ory, Sylvie Jobert, Alain Margoni et les autres, ils sont poignants, exaspérants. Ils sont cousins de Buster Keaton, frères des créatures de Woody Allen-Danny Rose, avec un plus de poésie quand il s'agit de Michèle Guigon, patineuse à roulettes, oiseau siffleur. Le spectacle est inégal, et quand même irrésistible : un rêve rose emporté par un cauchemar, et qui avance par soubresauts, s'accélère, s'achève en apocalypse dans le fracas du TGV... Le train bouscule tout ça, casse les murs, et dans le crépuscule sans électricité, l'animateur tourne en rond, jouant les Sganarelle devant le cadavre de Dom Juan, et pleure « mes crédits, mes crédits »...

COLETTE GODARD.

★ Maison de la culture de Grenoble, du 19 au 23 mars.

Marc Engerrand



« La veillée » de Jérôme Deschamps - le plaisir absolu.

Sur les planches de Villeurbanne, on ne sait plus qui déraile, du TGV, des acteurs ou du public. Il faut dire que l'aigilleur Jérôme Deschamps, atteint de dyslexie théâtrale, aime à brouiller les pistes. Résultat : la Veillée.



**THEATRE**

# UNE VEILLÉE GRANDE VITESSE

Joël Jouanneau

**A**CCOMPLIR près de cinq cents kilomètres pour aller voir le dernier spectacle de Jérôme Deschamps confine au luxe suprême, reste l'un de ces privilèges du critique théâtral qu'aucune révolution n'a pu, à ce jour, abolir — et louées soient de telles révolutions — bien que le privilège implique la prise du métro, du train, ce qui n'est pas sans produire des pensées amères.

Ainsi, ce mercredi-là, l'agacement, le sentiment confus du trop-c'est-trop lors de la découverte, au hasard d'une station, des premiers sièges individuels jaune à bande marron. Devraient apparaître demain les casquettes chic et choc des contrôleurs puisque ce qui, à l'origine, relevait d'une nécessaire toilette de l'image de marque du métro, prend le chemin, par arrogance et surenchère, d'un uniforme bicoloré. Ainsi également le désarroi face à l'impossibilité d'écrire dans le TGV ou devant cette dame d'un autre âge qui n'a pu se tenir ferme sur ses jambes pour gagner les toilettes (il lui a fallu péniblement opérer un demi-tour et attendre Lyon pour se soulager) du fait des vibrations occasionnées par la vitesse : à croire que le plaisir du voyage s'accommode mal de l'accélération du temps, c'est un constat, sans plus, et qui n'enlève rien, il faut le préciser, à la beauté et à l'efficacité de l'engin.

Pas de digression ici, le TGV conduit bien le voyageur au Grand Théâtre, national et populaire, de Villeurbanne. C'est même lui qui, partant dans les décors comme on dit, défonce chaque soir celui très remarquable de Laurent Pедуzzi et perturbe la *veillée* de Jérôme Deschamps alors même que ce dernier, animateur culturel d'un soir, tentait une ultime minute de silence pour conclure l'affaire. Pas de digression non plus, puisque c'est ce décalage entre le dernier cri de la technologie et la géographie mentale des individus qui constitue depuis toujours la clé de cette singulière aventure théâtrale. Ne peut intéresser Deschamps l'humain qui, dans le métro, porte baskets jaunes à bande brune et

prend, dans le TGV, plaisir au repas sous cellophane, cet humain-là est de son temps, bien de son temps et sans doute trop, le second millénaire s'ouvre à lui. Non, l'intéresse celui qui, obscur et à l'écart, est un inadapté du « progrès » au point qu'il ne le voit pas même passer. Dans ses précédents travaux (*la Famille Deschiens*, *les Précipitations*, *les Oubliettes*, *En avant, les Blouses*), Deschamps traquait pour le spectateur les gestes, la logique, la culture de ces dyslexiques de la technologie, avec ce langage burlesque rare qui fait se croiser les gags à la Tati et la pensée joyeuse de Beckett.

Mais jusqu'alors les pieds-bots de ladite modernité, les retardés de l'informatique portaient blouse grise et litron de rouge. Socialement repérables, on les savait à l'écart (ou à l'index) des banlieues et des villages. Ils étaient nos zonés des villes et des champs. Avec leurs codes, modes de pensée et obsessions, leur poésie aussi. *La Veillée* égratigne plus large. Difficile, quand bien même on est dans la salle, de ne plus être sur scène, le spectacle donnant à voir ceux qui (ils sont nombreux), à l'heure du TGV et de la maîtrise de l'espace intersidéral, tapent des pieds et des mains sur l'air de *Kalinka*, écoutent volontiers dans les couloirs de la station Auber un guitariste gratouiller *Jeux interdits* et se laissent tenter par un bon atelier polyvalent d'expression libre ou, mieux encore, un stage-rafia longue durée.

Pour décor de la soirée, le devant ou le dos d'un réfectoire avec globes blancs au plafond, vert eau-de-javel sur les murs, passe-plats, toilettes et lavabo-vaisselle. Internat peut-être, pas sûr, aussi bien cantine militaire, hôpital ou asile, c'est au choix. Étrange ce choix. Tout comme l'équipe qui l'habite et fait hésiter la raison, osciller la pensée entre les inscrits de la MJC du quartier, les monos des jolies colonies de vacances, les stagiaires d'un centre de formation de Peuple et culture, ou, pourquoi pas, les pensionnaires d'un centre psychiatrique. Décidément troublant. Très.

L'est plus encore le plaisir absolu pris à cette veillée — avalanche de numéros nullissimes, succession de sketches minables et de danses folkloriques pour syphons, manches à balais, cuillères et couteaux — que

vient, telle une bombe, faire implorer le museau orange d'un Train à Grande Vitesse, et où le rire est le produit de notre propre dérision car, bien sûr, nous avons tout chanté *We shall overcome* autour d'un feu, nous y sommes tous passés. L'hilarité générale trouve d'ailleurs son point ultime de non-retour dans les apparitions du barbu — le chef de stage, Jérôme Deschamps soi-même —, dont le discours ronron sur la parole aux jeunes, le manque de crédits, le patrimoine, le jazz à la portée de tous et la poterie pour les autres, apparaît à la fois comme pan entier de notre culture et anachronisme total.

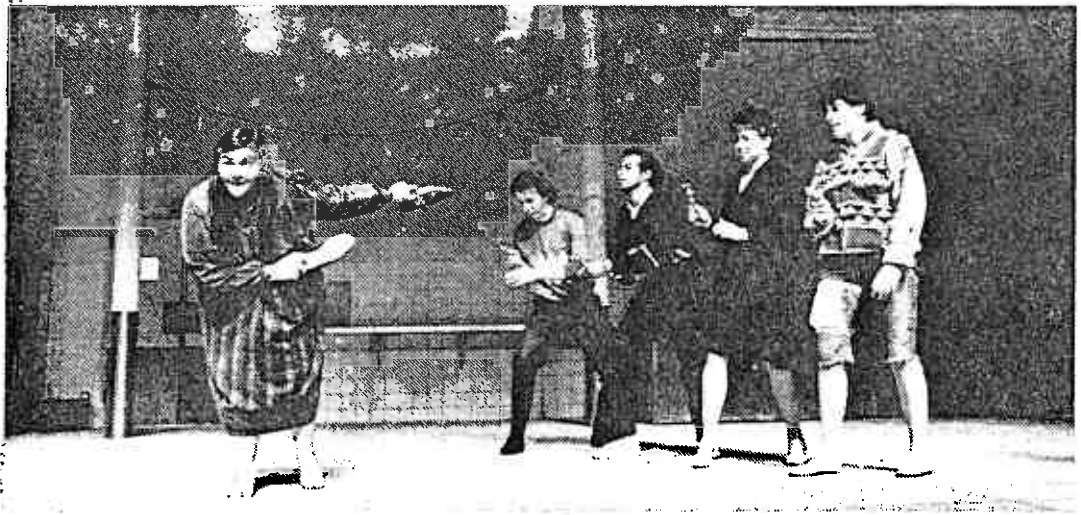
Cette lucidité rieuse est le produit d'un travail théâtral des plus rigoureux, un exercice d'orfèvre quasi millimétré, où les acteurs jouent au plus fin avec le laid et la dérision, terrains risqués s'il en est. La dentelle théâtrale se fait rare ; accompagnée du rire goguenard et du gag pliant, elle est en voie de disparition, aussi faut-il ne pas craindre les superlatifs. L'entreprise de Jérôme Deschamps est unique. Elle est en tout point aussi singulière que celle d'un Bob Wilson, c'est dire l'estime portée à Bob Wilson. **E**

● *La Veillée*, spectacle de Jérôme Deschamps, avec la collaboration de Macha Makeieff. Coproduit par le TNP de Villeurbanne et la MC de Grenoble.

# « La Veillée »

de Jérôme Deschamps

Flashes sur la socio-culture



La socio-culture. Celle que distille les M.J.C. avec l'animateur de choc aux allures de soixante-huitard attardé; baba cool sans âge pour qui le temps s'est arrêté aux grandes heures de la culture pur tous quand le must de l'expression personnelle rimait avec macramé ou fabrication de bougie.

Jérôme Deschamps croque tous ces flashes dans son dernier spectacle : « La Veillée ». Une succession de sketches doux-acides qu'on savoure avec d'autant plus d'amusement complice qu'ils réveillent chez nombre d'entre nous les souvenirs de fête d'école, de la colo ou du patronage.

Dans le décor vert pisseux d'un réfectoire de M.J.C. avec en bruit de fond les vaisselles communautaires, le rite par excellence pour développer le sens civique et la vie en collectivité, l'animateur joue les Guy Lux de service pour mieux présenter la soirée.

« Et place à la poésie au raphia et au jazz ».

Tout est bon dans la culture. Y a rien à rejeter. Les Portes du Pénitencier ont bien dû mal à résister à un Johnny de banlieue, accompagné d'un soupçon de Platters sussuré par un quatuor plus

qu'en recherche, heureusement Joan Baez rattrape ses fausses notes à la guitare dans un « It's to You Nicolas » aux accents dignes de My Tailor is rich décliné par le fameux Philibert, alias Jacques Bodoïn, danses folkloriques en talons aiguilles, numéro de claquettes quand on a la silhouette au féminin de Hardy ou preux chevaliers au look de moines errants dans une version coluchienne.

Les scènes s'enchaînent drôles, minables, attendrissantes. Les comédiens se placent délibérément sur le registre de la parfaite sincérité. Pas de distanciation. Plus vrai que nature.

Des numéros comme au cirque avec des cascades de gags mais où perlent toujours les gouttes de l'émotion. C'est ce qui rend le spectacle supportable. Rien de la satire décapante dans la démarche de Deschamps. Humoriste dans l'âme, il nous invite à rire de nous-mêmes plutôt que d'en pleurer.

La « Veillée » jusqu'au 15 mars T.N.P. à Villeurbanne.

M.J.D.

- critique -  
LA VEILLÉE

LYON-POCHE  
13 mars 1985

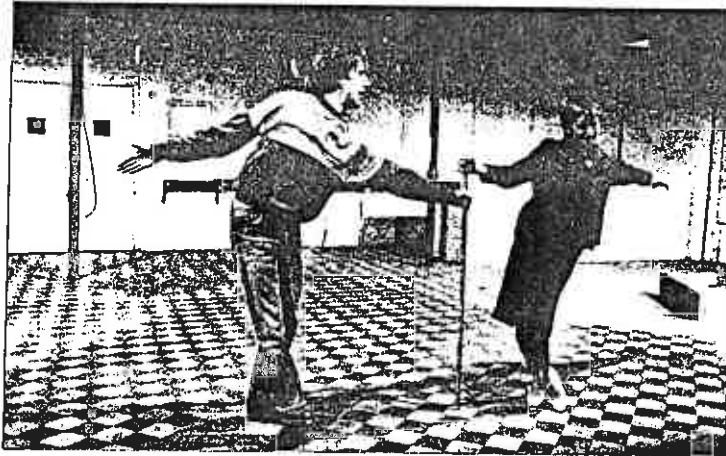


Photo Marc Enguerand

N'en déplaise aux tenants d'une orthodoxie théâtrale, LA VEILLÉE, c'est bien. Le texte de présentation écrit par Jérôme DESCHAMPS laissait pourtant craindre le pire, à savoir la satire caricaturale des animateurs culturels, ce qui présente un intérêt nul; heureusement le spectacle s'évade sans cesse de ce carcan, vire au burlesque et au monstrueux. Sauvés !

Le burlesque exige une précision extrême, que le cinéma est plus à même d'obtenir, avec ses possibilités de trucage et de montage. Sur la scène du T.N.P. cela tient de la magie, le piano opère des tête-à-queue plus rapides que la lumière, les plateaux remplis de petites cuillers se fracassent contre les murs, immanquablement et sans qu'on s'y attende. Le temps explose en instants arrivés d'on ne sait où, et l'histoire en flashs incongrus, comme dans les films des Marx Brothers, lorsque sans rime ni raison J.F. DINACAROUPIN sème la panique en faisant le singe, ou de Tati, au début (pas de dialogues, mais quels bruits !) et à la fin, où les jeux d'eau, comme dans MON ONCLE, dessinent la forme pure du comique, délié de toute référence.

La monstruosité, c'est le don des comédiens. Plus laids que nature, nains, obèses ou répugnants, ils donnent naissance à des personnages démesurément bêtes et volontiers méchants (c'est vrai de tous, en particulier de Ch. PIGNET, Y. ROBIN et J.M. BIHOUR, sans oublier le pianiste, A. MARGONI). Tex Avery cette fois, rythme et absurdité compris. La monstruosité, ce non-assignable estomaquant, cette divagation hors-normes, c'était l'essentiel des spectacles précédents de Jérôme Deschamps. Cette fois cependant il a mis de l'eau dans son vin: les comédiens ne

bredouillent plus, ils parlent, et on sait de quoi ils parlent, c'est un peu dommage. Il s'agit bien de la même infra-humanité qu'avant, mais montrée de manière plus explicite, désignée. Et quand le prétexte, une soirée minable dans un centre culturel, au lieu de s'évanouir, se durcit en texte clair, l'étrangeté disparaît, on risque la parodie. On la risque seulement, car à ces moments-là, lorsque l'animateur prend la parole ou que sont entonnés « Le Pénitencier » ou « Le Déserteur », l'excès annule la dérision, et puis la soirée se termine en catastrophe.

Les affaires se corsent avec une vieille rengaine de Joan Baez, à l'annonce sur scène et reprise par les spectateurs qui tapent dans leurs mains: tout d'un coup on n'applaudit plus la parodie de soirée, mais la soirée elle-même, comme on applaudissait voici peu Shakespeare, comme on y applaudit Claudel. Alors ce centre culturel ringard n'est plus un simple décor, mais l'image des lieux culturels en général (du T.N.P. ?), vus comme des endroits où des débiles montent des numéros foireux devant un public demeuré. Raison de plus de féliciter le T.N.P. d'avoir coproduit un spectacle tellement différent de ce qui s'y passe d'habitude. Ce n'est ni Shakespeare, ni Claudel, mais on se fend la pêche.

Laurent Darcueil.

● Au T.N.P., jusqu'au 15 mars.



# Le grand show des ringards

**Dans «La veillée», Jérôme Deschamps heurte à nouveau nos habitudes de spectateurs par son style grinçant, à rebours de toutes les conventions**

Invité l'automne dernier du Festival de la Bâtie avec son spectacle intitulé *Les blouses*, Jérôme Deschamps avait reçu à Genève un accueil respectueux - étant donné la réputation qui le précédait - mais non sans mélange. Car c'est peu dire que ce dissident du théâtre traditionnel, qui lit ses écoles en compagnie de Jean-Pierre Vincent - actuel directeur de la Comédie française - et de Patrice Chéreau, heurte nos habitudes de spectateurs par son style grinçant, à rebours de toutes les conventions et de toutes les modes. Il crée aujourd'hui au Théâtre national populaire (TNP) de Villeurbanne, un nouveau spectacle, *La veillée*, dont il avait présenté une première esquisse au Festival d'Avignon 1984 devant un public enthousiaste. Nous sommes allés, quelques jours avant la première, qui a eu lieu le 5 mars, voir ce qui se tramait du côté de Villeurbanne.

Par Gilles ANEX

Conduit par l'attachée de presse du TNP, je retrouve d'abord Jérôme Deschamps et son équipe de travail dans un petit restaurant qui pourrait fort bien, tel quel, servir de décor à l'un de ses spectacles, avec son apparence «France profonde» un peu minable et son arrangement disparate et précaire. Terminant son repas, Jérôme Deschamps relève quelques aspects significatifs qui caractérisent son nouveau spectacle. D'abord, et pour la première fois, *La veillée* se déroule dans un vrai décor de théâtre. Ensuite, par son propos, ce spectacle est une sorte de «comédie de mœurs» contemporaine, plus polémique, plus clairement inscrite dans la réalité de notre société que *Les blouses*, par exemple, qui évoquait un univers d'exclus aux limites de la survie et de la communication.

## Tranches de vie

En revanche, ce qui apparente cette nouvelle réalisation aux précédentes, c'est son mode d'élaboration et son écriture: des tranches de vie, élaborées à partir des comédiens, de leurs personnalités, et surtout de leurs travers, mises telles quelles sur le plateau et agencées entre elles comme des éléments de «légo».

Autant dire donc que Deschamps, pas plus ici qu'ailleurs, ne donne dans un esthétisme de bon aloi, malgré la présence du décor. Il parle au contraire d'une grandeur de la laideur et de l'émotion que peuvent engendrer les velléités pseudo-culturelles toujours promises à l'échec, malgré leur sincérité désarmante, des personnages de *La veillée*.

Chacun à sa manière, le décorateur Laurent Peduzzi et l'éclairagiste Jacques Wenger confirment ce parti pris à rebours de l'esthétisme, de l'effet. Le premier - grand admirateur de Céline, soit dit en passant - a trouvé une grande complicité de travail avec Jérôme Deschamps du fait d'un intérêt commun pour le détail, le vrai, et une conception du décor comme un lieu avant tout, élaboré en fonction du jeu des comédiens; à l'opposé d'une image esthétique autonome, plus ou moins accordée au propos du spectacle. Chaque élément du décor a ainsi une raison d'être liée au jeu et tout un travail a été accompli sur les matériaux, en particulier sur leurs sonorités. Par exemple, une cuillère qui tombe sur le sol (et il y en a beaucoup au cours du spectacle) doit

rendre un son «vrai» et non de convention.

## Sans effets

Quant à l'éclairagiste, Jacques Wenger, il paraît moins à l'aise dans cette entreprise qui ramène l'éclairage à des conceptions élémentaires, voire désuètes, selon lesquelles il s'agit principalement d'éclairer les acteurs de face afin que le public les voie bien. Pas d'éclairage d'ambiance, d'effets, de mises en reliefs, ni de contre-jours. Une lumière blanche, crue, constante, comme les néons ou, ici, les globes, d'un réfectoire de Maison des jeunes vieillotte. Un peu frustrant pour un éclairagiste dont le travail est souvent considéré aujourd'hui comme une création artistique en soi.

Voici donc le plateau du TNP transformé en salle commune de Maison des jeunes et de la culture, avec d'immenses murs vert d'eau un

peu sales, un bar dans un coin, les toilettes et lavabos dans un autre, un passe-plats en fond de scène et une vague guirlande qui «pendouille» entre deux colonnes.

## Un purgatoire sans issue

Ce lieu, volontairement monumental par ses proportions verticales surtout, donne rapidement l'impression d'une sorte de purgatoire sans issue - malgré les nombreuses portes battantes qui l'entourent - où toutes les actions que les personnages accomplissent avec frénésie paraissent dérisoires, non avenues. Leur propos, sous l'égide d'un animateur socioculturel, interprété sans ménagement par Jérôme Deschamps, est d'animer une «veillée» placée sous le signe du loisir, de la créativité, de la communication, bref, de toutes ces «valeurs» qui ont habité au cours des dix dernières années la plupart des Maisons des jeunes et autres Centres de loisirs. Chacun y va donc, avec toute la bonne volonté et la maladresse dont il est capable, de son numéro de danse folklorique, de grimaces, de guitare, de chansonnettes ou de sketch théâtral. C'est désespérant, «ringard» au possible, pitoyable et drôle à la fois. Emouvant aussi par certains côtés: qui n'a pas vécu au moins une fois ce genre de soirées bricolées où tout est un peu raté mais où tout le monde se dit que c'est quand même pas mal, pour se donner du cœur au ventre. Quant au *deus ex machina* final, s'il est surprenant d'abord, il n'en reste pas moins d'une trivialité à pleurer, digne de la rubrique faits divers du journal de Trifouillis-les-Oies.

## Équivoque

On l'aura compris, il faut un certain souffle pour présenter une telle *Veillée* sur le plateau d'un Théâtre national français. Jérôme Deschamps

n'en manque pas et sa démarche ressort, plus qu'il n'y paraît d'abord, d'une conception du théâtre plutôt que d'un seul désir de provocation gratuite. Refus de l'«effet théâtral» comme de la performance de comédien, au sens habituel, en sont les axes directeurs sur lesquels Deschamps est intransigeant. D'où une forme d'équivoque où le spectateur ne sait plus très bien si les acteurs se jouent eux-mêmes ou jouent un rôle tant ils collent à leurs personnages, modelés à partir d'eux. Enfin, couronnant le tout et le sauvant d'une forme d'antithéâtre qui pourrait être laborieuse, il faut bien entendu saluer

● LA VEILLÉE  
de Jérôme Deschamps  
Théâtre national populaire  
de Villeurbanne  
(jusqu'au 15 mars)

le sens de l'humour omniprésent de Deschamps ainsi que son sens aigu et précis du fait scénique, si décalé soit-il par rapport aux conventions théâtrales. Tous ces paramètres, rassemblés selon une cohérence très exigeante, font de ce spectacle invraisemblable une réussite indiscutable dans son genre.

A voir au TNP de Villeurbanne (tél.: 0033 7,884 70 74) tous les jours jusqu'au 15 mars à 20 h. 30, sauf mercredi à 19 h. 30; puis à la Maison de la culture de Grenoble (tél.: 0033 76/25 05 45) les 19, 21 et 23 mars à 19 h. 30 et les 20 et 22 mars à 20 h. 30. Par ailleurs, ce spectacle sera programmé lors du prochain Festival d'automne à Paris, ainsi qu'une nouvelle création de Jérôme Deschamps, et diverses tournées sont en préparation, en France, en Allemagne et en Espagne.

Pitoyable et drôle: une Maison des jeunes et de la culture débordante de créativité! (Photo Marc Enguerand)





1



2



3

PHOTOGA ASSOLINE

# BAL TRAGIQUE A NANTERRE

CHANTIER

## LA VEILLÉE

**Au fil des ans, Jérôme Deschamps construit une œuvre en solitaire, mais toujours entouré des jeunes acteurs qu'il découvre et révèle, dont Michèle Guigon et Yves Robin. Après, "La Famille Deschiens" (1977), "La Veillée" est le second temps fort de sa création. Jérôme Deschamps nous parle de son travail.**

**Alors, Jérôme Deschamps ! Vous êtes connu maintenant !**

*Jérôme Deschamps :* Oh ! la la ! Je crois surtout que tout le monde s'en fout de Jérôme Deschamps ! Les gens ont d'autres sujets de conversations. Ils parlent surtout de ce qu'ils voient à la télévision, qui est là d'ailleurs pour créer des bavardages. Du style : "t'as vu Dieu-leveult !... c'est con ce qui lui est arrivé !". Et pourtant, d'un autre côté, je suis secoué de savoir que des gens attendent mes spectacles. J'en connais même qui m'ont dit : "vos spectacles m'aident à vivre". C'est un compliment qui est presque insupportable, au vrai sens du mot.

*Vous n'êtes jamais saturé de théâtre ?*

*J.D. :* Oh non ! Je trouve incroyable la représentation théâtrale. Elle est presque anormale. C'est d'une beauté inouïe de partir de chez soi, d'arriver au théâtre et de jouer devant des gens qu'on ne connaît pas. Je ne peux pas me lasser de cette communion. Ce n'est pas croyable que des personnes puissent marquer sur leur agenda : "tel jour, aller voir La Veillée". Je pourrais me dire que c'est normal, que ça fait dix ans que je monte des spectacles, mais non. Le miracle de la représentation continue à m'impressionner.

*Est-il possible de retrouver le jour où vous avez décidé de faire du théâtre ?*

*J.D. :* C'est difficile. Je ne sais pas. Je peux dire que j'ai, très tôt, côtoyé des acteurs. Enfant, chez mon oncle Hubert Deschamps, j'ai souvent vu Jacques Dufilho. Je me souviens très bien de ses arrivées en Bugatti. Il était très fier d'ouvrir le capot pour montrer le moteur astiqué. Avec eux, il y avait Henri Virlojeux. A cette époque, je ne pensais pas devenir comédien.

*Vous observiez déjà beaucoup ?*

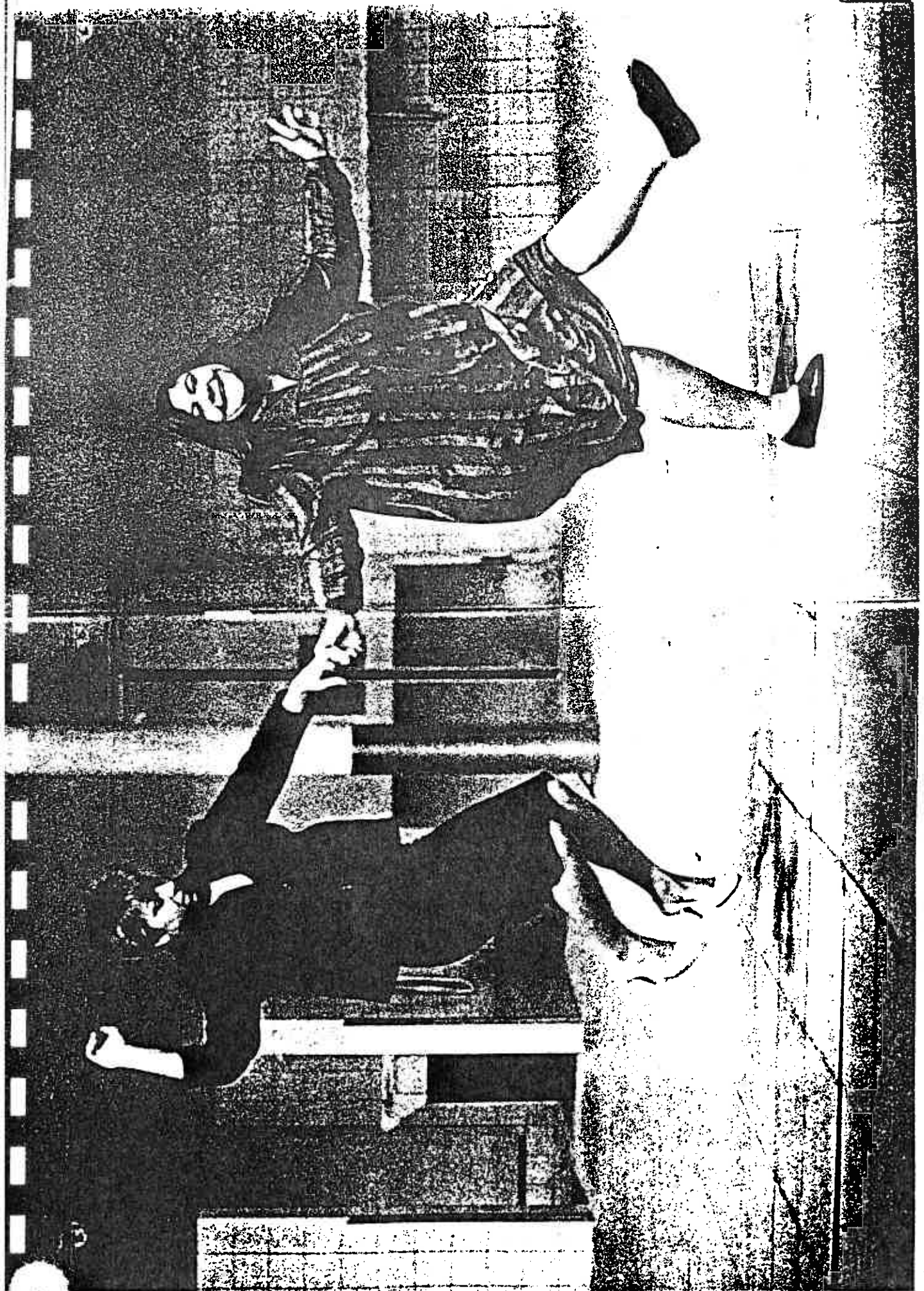
*J.D. :* Oui. Les repas familiaux me semblaient terribles. Il y avait là des choses qui me frappaient. Surtout la relation des convives avec les objets. Durant ces dîners, je voyais de quoi étaient faits les rapports humains. J'étais saisi par tout ce qui n'était pas dit. Finalement, j'aimais ces repas parce que j'y voyais des instants que personne ne semblait remarquer. Donc, si vous voulez, je peux dire que je fais du théâtre, parce qu'un jour j'ai eu conscience de ces moments-là, moments dont généralement le théâtre se passe. Je peux dire aussi que je fais du théâtre parce que je suis intrigué par la communication entre les gens, qui passe par plein d'objets, par ce qu'ils se disent ou pas.

*Adolescent, le choix était fait ?*

*J.D. :* Presque ! Jusqu'à seize ans, j'ai eu le sentiment d'avoir confusément l'envie de m'exprimer, mais sans savoir comment. C'est en 1963, dans la cour du lycée Louis Le Grand, que j'ai eu le déclic. J'étais en 3<sup>e</sup>. Dans la cour de récréation, j'ai vu inscrit à la craie sur un tableau noir : "Groupe Théâtral. Inscrivez-vous !". Ça m'amusait. J'ai eu envie d'aller voir. Les animateurs étaient... Jean-Pierre Vincent et Patrice Chéreau. Là, j'ai eu l'impression d'avoir envie de faire quelque chose là-dedans ! Sentiment intuitif. Jusqu'alors, j'étais un peu paumé dans mes envies.

*Votre premier rôle ?*

*J.D. :* C'était une scène populaire d'Henri Monnier dans laquelle Jean-Pierre Vincent piétinait un drapeau français ! J'ai trouvé ça magnifique. Dans le spectacle, je jouais un caporal qui mangeait du saucisson en disant : "Ouais, sergent !", au moins à trois reprises. Un jour, Jean-Pierre Vincent m'a demandé de déposer un tabouret sur la scène, durant l'entr'acte. Les gens ont ri. J'ai eu conscience qu'en posant un tabouret, en faisant quatre ou cinq gestes, on pouvait éprouver du plaisir et toucher le public.





Jacques Tati et Jérôme Deschamps :  
une même exigence.

*Votre univers ne se résume-t-il pas à poser des tabourets dans des repas familiaux ?*

*J.D. : Ce sont les autres qui disent que j'ai un univers. Moi, je prétends que les choses qui sont les plus émouvantes, ce n'est pas forcément sur le théâtre qu'elles se passent. Le pari, c'est de tout remonter sur scène. Poser des tabourets sur scène, c'est du théâtre. Au fond, je n'explore pas. Je ne passe pas mon temps à dire : "Si je montre ceci c'est parce que j'ai vécu comme cela !".*

*Vous avez bien pourtant une palette ?*

*J.D. : La maladresse ! Les objets ! Des accidents, des effondrements, des pleurs, des surprises. La toux, les larmes. Les endroits où ça se passe... et de l'accordéon.*

*Comment travaillez-vous ?*

*J.D. : Je prends un ou deux points d'appui. Je définis des repères. Je mets en place des conditions pour s'exprimer. Après, tout vient. On prend des directions, on bifurque. Par exemple, si je pense à la musique trop gaie qu'on entend sur le Tour de France cycliste, l'idée de faire un spectacle peut me venir. Puis, miracle ! Ce que j'ai combiné avec l'invention des acteurs, avec une ou deux idées, tout d'un coup, tout s'articule ! J'assiste à une satellisation. Une autonomie se dégage. Des règles surgissent. On ne peut plus rajouter n'importe quoi.*

*Où trouvez-vous vos objets ?*

*J.D. : Les objets que j'utilise ont l'air récupérés. Ça sous-entend que les personnages n'ont pas les moyens de choisir, et donc, les objets se prêtent à d'autres utilisations. Faire croire avec un mixer caché derrière un bout de contre-plaqué qu'il y a un ascenseur, c'est merveilleux ! L'économie de moyens mis en œuvre par rapport à l'effet produit m'enchanté. J'essaye toujours d'émouvoir le public avec tel ou tel souvenir de bruit, avec le lait qui déborde... avec rien.*

*Votre maladresse est très adroite !*

*J.D. : Du millimètre de ne pas en avoir l'air. C'est une maladresse pas écrite, plutôt construite. Il n'y a rien de plus important que la maladresse de quelqu'un. Dans la vie, quand je vois un maladroit, je suis content ! Reproduire quelque chose qui n'est pas fait exprès me passionne. A la fin des répétitions, les acteurs sont des bombes ! C'est difficile au bout d'un moment... il n'y a plus de limite. Dans *La Veillée*, les acteurs m'ont dit : "On n'a plus l'air d'être des acteurs. On est trop vrais. On a l'air d'être comme ça".*

*Vos acteurs, vous les prenez dans la rue ?*

*J.D. : J'ai horreur des acteurs !!! Je trouve abominable de se présenter devant le public comme des manipulateurs de la vie ! Dire que le milieu du théâtre, c'est formidable ! Je trouve ça nul de se comporter comme des marionnettes. C'est une image de soi terrible. Ce que font mes acteurs, et ce sont de vrais acteurs, c'est pudique. Leur façon de se montrer au public me bouleverse. Mes acteurs ►*

sont comme des gens ? Oui, mais je ne prends pas quelqu'un dans la rue en lui disant : "Montez sur scène ! Si ! Si ! Faites ça ! Tout se passera bien !". Comme si je prenais les acteurs pour des imbéciles.

Donc, dès qu'un acteur ressemble à un facteur, vous l'engagez ?

J.D. : Dire de quelqu'un : "on croirait un type des P et T qui a retiré sa veste", c'est beau ! On ne peut pas oublier qu'il fait penser à un facteur, et pourtant, il ne l'est pas. Ce qui me touche, c'est qu'un type n'arrête pas de

nous raconter quelque chose de très important, alors qu'il fait autre chose. J'aime les acteurs qui proposent cela, sans le vouloir. Je déteste les comédiens qui vont au charbon pour nous montrer leur personnage. Rien n'est pire que ça !

Vous trouvez qu'au théâtre on insiste trop ?

J.D. : Il faut laisser au public le plaisir de penser que tel personnage pourrait être facteur. Au théâtre on a tort de compléter ! Pour dire qu'on a trouvé génial qu'un homme ressemble à un facteur, on le déguise. C'est

## TOUT EST RATE, SAUF LE SPECTACLE

Allez, avouez-le. Il vous est tous arrivé de faire, ou de rêver de faire, une des choses suivantes : jouer sans fausse note "Jeux Interdits" à la guitare, faire preuve de vos talents de comédien dans une saynète médiévale, improviser un solo de batterie endiablé après un mois de pratique de l'instrument, ou chanter "Le Pénitencier" avec autant de conviction que Johnny Halliday. Les onze énergumènes de "La Veillée" nous refont tout ça, entre autres, histoire de nous rappeler cruellement comme c'est éreintant et désespéré la vie d'artiste d'un soir. Ils sont les héros attendrissants et pitoyables d'un spectacle féroce et impitoyable. Pas de quartier et chacun son dû. Si vous êtes une fille trop grosse, vous faites basculer les bancs. Si vous êtes basané, on a un numéro de singe prêt pour vous. Et pour peu que vous ayez vaguement un physique de naïade, il vous faudra être la danseuse étoile d'un improbable jogging-ballet.

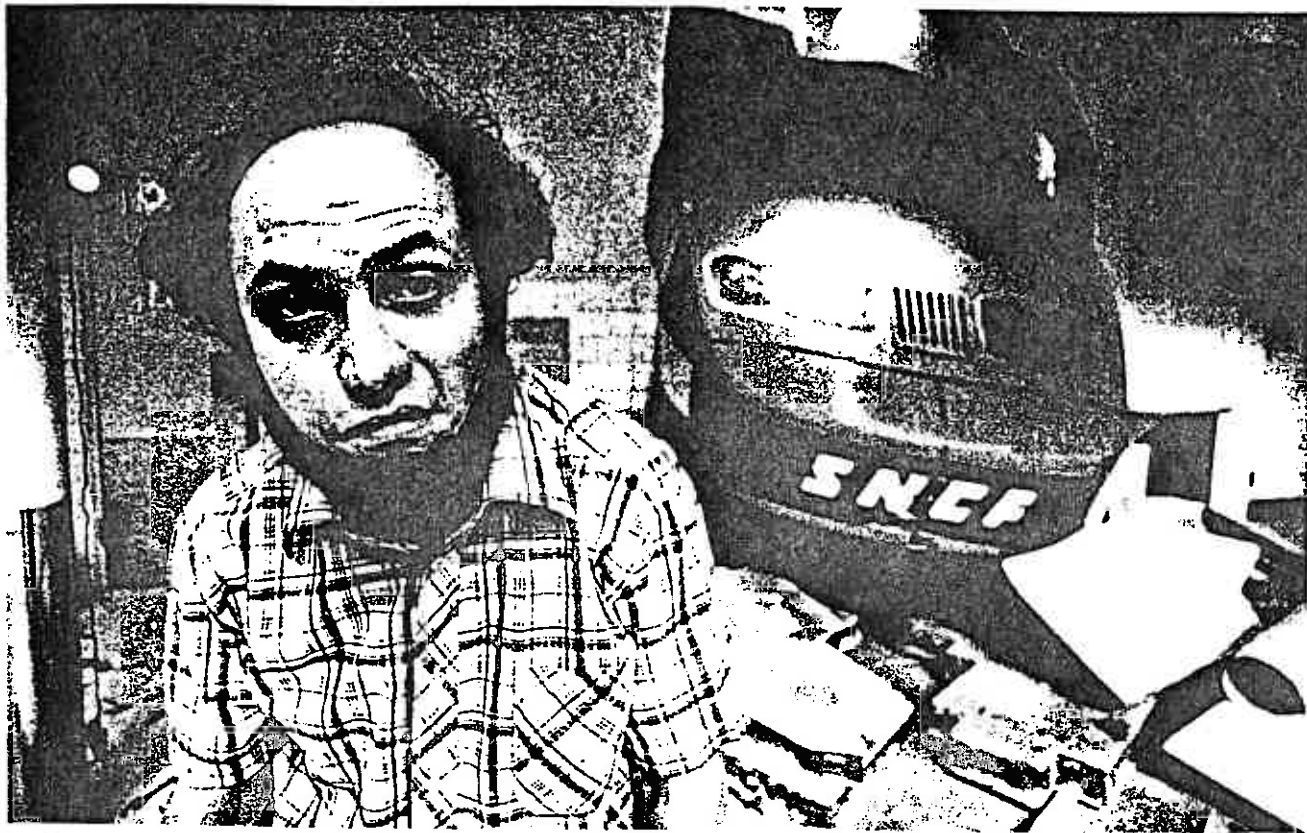
Désopilante satire de l'animation socio-culturelle, "La Veillée" nous replonge dans la cantoche de notre enfance avec la cantinière derrière son guichet, les murs verdâtres et les

boules lumineuses constellées de chiures de mouches. Contemplation inépuisable de la guirlande lumineuse à fruits (une ampoule banane, une ampoule pomme, une ampoule orange...) ou du jet d'eau lumineux à hauteur variable.

Dans "La Veillée", il y en a pour tout le monde ! Pour ceux qui hurlent de rire au défilé de prestations ringardes, et pour ceux qui s'émerveillent devant ces moments de poésie.

Après le passage au TNP, "La Veillée" est déjà en passe de devenir un spectacle-culte. A Lyon, il y a des gens qui, plusieurs mois après, ne s'en sont pas remis et continuent à se raconter leurs passages préférés de "La Veillée". "Ah ! L'histoire des portes ! Ah ! L'histoire des cuillères ! Ah ! L'histoire des fourchettes !" Vous les reconnaîtrez si vous en voyez évoquer avec des airs entendus "les stages raphia longue durée", s'ils se mettent à couiner sans motif valable "les pieds veceeeerts !", et s'ils prennent l'accent bourguignon pour dire "Et pourquoi pas ?".

Alain NEDDAM ■



MARIE ENGUERAND

idiot ! Les acteurs avec qui je travaille sont typiques, certes, mais dans ce sens ! Dès qu'on les voit, ils ont un "malgré soi".

*Le décor de La Veillée, c'est votre premier décor ?*

**J.D.** : D'habitude, mes spectacles se passent sur un plateau nu. Dès qu'on met des choses définies, ça restreint. Jamais je ne reconstituerais un bidonville pour reconstituer un bidonville ! Compléter l'image n'est pas mon but. Ce qui est beau, c'est l'équilibre dans la suggestion. Je ne souhaite pas vraiment qu'on sache ce que sont les espaces de mes spectacles. Je tends vers l'équilibre entre ce que font les acteurs, entre la musique qui surgit et puis telle explosion, telle fumée, ou telle chose qui tombe, ou les pleurs, les cris, la toux.

*Où se déroule La Veillée ?*

**J.D.** : Dans un lieu avec coin toilettes, coin cuisine, coin accès livraisons. Un endroit polyvalent qui n'existe vraiment nulle part. Tristesse absolue ! Des lieux comme celui-là, j'en ai vu dans les lycées, les municipalités ! En ce moment, il y a des vieux qui sont en train de goûter dans de telles cathédrales de l'ennui. Le 25 décembre, "on" leur tend deux guirlandes entre des piliers pour leur dire : "c'est Noël !" Abominable ! Il faut répondre à ces lieux !

*Les acteurs jouent-ils le décor ?*

**J.D.** : On joue avec, mais on ne joue pas le lieu. Dans un décor si triste, il faut montrer l'enthousiasme. Nous jouons une tentative de fête de fin d'année. Par exemple, la fille qui s'occupe, peut-être, à faire la soupe dans cet endroit, danse le folklore breton. C'est le plus beau jour de sa vie. Elle met le paquet. Navrant et émouvant.

Propos recueillis par  
Bernard MORLINO ■

*Mise en scène*

Jérôme Deschamps  
avec la collaboration de  
Macha Makeieff

*Décor* Laurent Peduzzi

*Costumes* Macha Makeieff

*Musiques* Michèle Guigon,

Sylvie Jobert et Alain Margoni

*Lumières* Jacques Wenger

*Sons* André Serré

avec Jean-Marc Bihour,

Tracy Billyeald,

Jérôme Deschamps,

Jean-François Dünacaroupin,

Michèle Guigon,

Sylvie Jobert,

Alain Margoni,

Marie-Christine Orry,

Christrine Pignet,

Yves Robin,

Jean-Marc Roulot.

Une production

du TNP-Villeurbanne

avec la Maison de la Culture

de Grenoble et la Compagnie

Jérôme Deschamps

Présentée par le

Festival d'Automne

et Nanterre-Amandiers

Théâtre des Amandiers

7, av. Pablo Picasso

Nanterre 92000

Tél. 721.18.81

jusqu'au 26 octobre.

Un spectacle d'actualité.

## Théâtre

# La veillée

Un spectacle de Jérôme Deschamps.

« *Ce soir, l'humeur est à la gaieté.* » C'est l'animateur socio-culturel qui le dit. Ou plutôt Jérôme Deschamps, qui, abandonnant *Petites chemises de nuit* et autres *Blouses* pour la barbe de rigueur, joue les Tintins missionnaires au pays des C.E., MJC et tutti quanti, là où on s'exprime par la culture et s'interpelle... Sans texte, ou presque, mais à grands coups de numéros épiques pour amateurs motivés et obstinés, il initie aux délices de la *Veillée* pour camarades travailleurs et camarades techniciens qu'on remercie fort bien comme il se doit...

Soirées crêpes, danse bretonne, mort du cygne, farce des pieds, numéros de claquettes... ou *Love Story* pour crooner déchainé, tout y passe. Y compris le *hit parade* des chansons pour saine jeunesse : *Le déserteur*, *La ballade de Sacco et Vanzetti*, *Le pénitencier* même... C'est affreux, sale, méchant. C'est ringard. Pire, c'est vrai. On devrait

pleurer, fulminer. On jubile, on rigole à ce bilan aigre-amer de vingt ans et plus d'action du réveil des masses et de l'éducation créatrice par la culture...

C'est qu'accompagné d'Yves Robin et Michèle Guigon, complices fidèles, et entouré d'une joyeuse équipe d'anciens stagiaires qui l'avaient rejoint au festival d'Avignon 1984 pour élaborer une première mouture du spectacle, Jérôme Deschamps recrée un univers du quotidien à la dimension des Tati, des Keaton. Dans l'ineffable décor de hall-réfectoire vert pisseux (signé Richard Peduzzi), pour symphonie de bruits de vaisselle et odeurs qui s'imprègnent (les poireaux qu'on cuit dans les coulis-ses...), le monstrueux se fait poème, grandiose, inénarrable, à la mesure du gag qui va.

Et si le rire est jaune, la tendresse est sincère. Parce que justement, Jérôme Deschamps, c'est l'art du rire et du gag. des corps maladroits et du regard sans

fard, des objets qui chantent et des odeurs qui se colorent, de la férocité apparente et de la poésie à renverser l'âme, à nouer le cœur. Bref, du tragique « hénaurme ».

## Le rire nait du dérapage

Et qu'on ne dise pas qu'il est *méchant*, qu'il est aigri. Au contraire. Sa seule vertu, c'est la révolte contre la vie « *qui n'est pas très gentille avec les gens, tout de même...* » Le rire ne naît pas du ridicule des êtres (ils sont plutôt, au contraire, émouvants), mais du dérapage entre ce qu'ils voudraient atteindre et ce qui est. Avec un rien, sans effets, juste un flash, trois images, à peine un sketch, il les célèbre. Sur le plateau, trois femmes anonnent dans le noir un chant doucereux de veillée pour feu de camp-feu de cheminée. Soudain la lumière s'allume, le feu se révèle... artificiel.

« *Ce soir, l'humeur est à la gaieté...* »

Didier MEREUZE

● Dans le cadre du festival d'automne de Paris. Au théâtre des Amandiers, 7, avenue Pablo Picasso à Nanterre, 21 h. Tél. : 721.22.25.



Theâtre du réel

# L'ANIMATEUR DÉBOULONNÉ

UNE SOIRÉE RINGARDE ORGANISÉE PAR UN ANIMATEUR QUI CRIE : « VIVE LA FÊTE », ET FAIT PLEURER AU FESTIVAL D'AUTOMNE, « LA VEILLÉE » CROQUÉE PAR JÉRÔME DESCHAMPS.

Jérôme Deschamps est un poète. Poète de l'âme des petites gens, de la condition humaine. Cousin de Tati, parent de Langdon, Keaton ou Laurel et Hardy réunis, il croque les figures de bistrot, de la rue... Avec la Veillée, élaborée il y a un an en Avignon avec une bande de stagiaires venus de tous les horizons et repris à Nanterre dans le cadre du Festival d'Automne après avoir été créé au TNP de Villeurbanne, il ne déroge pas à sa règle. Tout au long de cette soirée de « fête » pour amateurs minables et animateurs socioculturels à barbe et lunettes, les numéros s'égrènent ringards, ratés, dans le tohu-bohu de la vaisselle et l'odeur des cuisines. Affreux, drôle et même pas méchant, mais colossalement « monstrueux »...

« A voir tous vos spectacles, on a l'impression qu'une seule obsession vous poursuit : le « monstrueux »...  
- J'ai toujours été comme ça. Quand j'étais à l'école, on vivait dans un décor semblable à celui de la Veillée, et je trouvais déjà ça monstrueux. Mais personne ne s'en plaignait. C'est moi qui le disais.  
Les gens qui construisent des choses

comme ça, eux, ils sont contents. Ils trouvent ça très bien les murs peints à moitié, les couleurs pisseuses. Moi, ce qui m'émeut, c'est que des gens essaient d'être heureux là-dedans...  
- N'y-a-t-il pas, tout de même, une part de complaisance?  
- C'est un matériau terrible, mais surtout très dangereux, parce qu'il y a des milliers de gens qui vivent tous les jours à son contact, quand même. Si je ne faisais que le reproduire de façon purement réaliste, ça ne servirait à rien. Mais je le théâtralise, je le mets en musique.

- Par rapport à vos précédents spectacles, de la Famille Deschiens aux Blouses qui se situent hors du temps, on a l'impression qu'avec la Veillée, vous changez d'univers. Cette fois-ci, les personnalités sont plus immédiatement reconnaissables, plus proches, plus quotidiennes...  
- C'est vrai, d'habitude, mes personnages sont moins définis dans le temps. Avec la Veillée, on est « ici et maintenant ». Mais je parle des gens de la même manière.  
- Vous vous attaquez à quoi? A la fête? A ceux qui l'organisent? Au principe même de ce genre de réunion?  
- L'idée de la fête, l'envie à tout prix

de la faire m'ont toujours obsédé. Dès que deux ou trois personnes se rencontrent, elles décident « de faire la fête », et le plus souvent, c'est abominablement triste... Cela dit, ce n'est pas à elle que je m'en prends, mais plutôt aux organisations qui la gèrent. On a l'impression que la fête est devenue parfois un droit, comme la Sécurité sociale. Et il y a des gens qui l'acceptent, qui en sont heureux. Moi, ce qu'on leur fait, je n'aimerais pas qu'on me le fasse...

- Reste, dans ce spectacle, la figure de l'animateur socioculturel « que vous jouez. C'est votre fête de Turc?  
- C'est quand même vrai qu'il est monstrueux, non? Voilà quelqu'un qui fait croire à des gens que tout le monde est artiste, tout le monde peut faire du théâtre, de la musique, qui les met en scène pour qu'un public vienne les regarder... et les juger... Et c'est épouvantable toujours, d'une laideur totale, bien sûr... Ce n'est pas à lui que je m'en prends, c'est à ce qui se passe. Le fait qu'il fasse ce qu'il fait, c'est ça qui est tragique, non? C'est vraiment l'horreur de la vie ordinaire. L'horreur de l'organisation de la vie.

Recueilli par  
Didier MÉRÉUZE

● Théâtre des Amandiers de Nanterre. Jq 26 oct. 71-22-25.

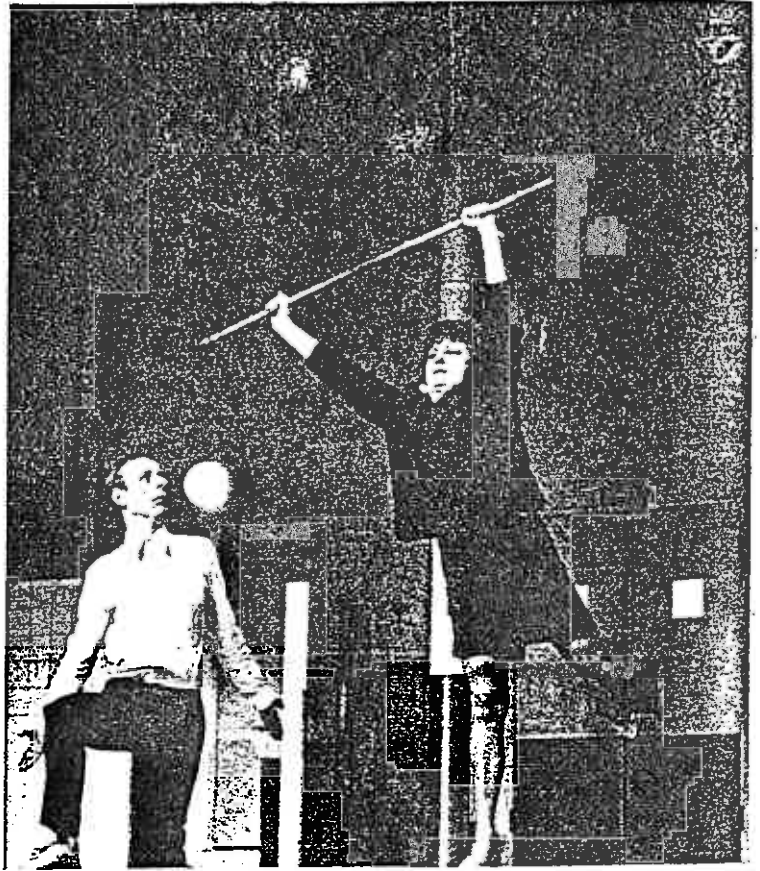


Christine Pignat : On veut faire croire à tout un chacun et voilà le résultat. (Photo Bernard.)

# La Veillée de JÉRÔME DESCHAMPS



« La Veillée » (ph. Delahaye)



(Ph. Delahaye)

GEORGES BANU

## les masques de l'animation culturelle

Si le grotesque s'appuie sur la situation, la Commedia dell'Arte tire tout d'abord sa raison d'être du pouvoir de fixer des types. De là à réduire jusqu'à cette ultime essence qui est un masque. Jérôme Deschamps, de *La Famille Deschiens* aux *Blouses*, s'est imposé en traitant les êtres comme des objets et les objets comme des êtres. Bref, par le renversement grotesque. Sans sacrifier le grotesque, *La Veillée*, spectacle d'exception créé au TNP de Villeurbanne, découvre un masque : celui de l'animateur culturel ; ainsi, on assiste à l'émergence d'un modèle, d'un masque. Non pas lié à une situation de classe — le patron, le travailleur immigré comme ce fut le cas dans *l'Age d'or* de Mnouchkine —, mais à un discours et à une place dont le spectacle révèle qu'ils ont l'inépuisable pouvoir de produire des stéréotypes.

C'est le discours de l'animation culturelle. Deschamps fait aujourd'hui le constat de son désastre, et *La Veillée* parle de l'échec d'une entreprise à l'origine censée libérer l'imaginaire alors qu'elle a fini par engen-

drer une misérable sous-culture, avec ses tics, ses clichés, ses banalités. L'animateur culturel en est la figure de proue, une figure institutionnelle.

### L'illusion de la créativité partagée

Dans *La Veillée*, l'animateur culturel sert de pivot. En maître de l'entreprise, il présente les numéros du programme, les discute, fait des commentaires sur la portée de son action. Tel un astre, il brille au centre, entouré de satellites ; cette satellisation elle-même en dit long sur la fonction. Les numéros se succèdent. Médiocres, ratés, nuls. Rien de neuf ne surgit de personne. Ces gens-là, avec des moyens d'une pénurie toujours consternante, pensent s'épanouir, se réjouir, rire. Ils sont tous des clowns, mais sans en avoir conscience : le formidable humour du spectacle vient de là. De l'audace de Deschamps qui donne à la salle l'avantage de voir le néant de l'expression d'un être, alors que les personnages s'imaginent

qu'elle est à son comble. Mais, remarque importante, si les artistes sont « bêtes », ils ne sont pas « méchants » ; cette fois-ci Deschamps dirige son cynisme plutôt contre une illusion de la société française, contre un avatar de la politique culturelle, et moins contre l'espèce humaine dans ses rapports à la vie. Néanmoins, c'est par ce biais-là qu'il dénonce à la fin l'homme trompé sur lui-même.

L'animation culturelle entraîne le recouvrement de l'artistique par le culturel dans une sorte d'illusion unanimiste de la créativité partagée. Illusion de la manifestation de soi à l'aide des moyens de l'art, mais — le spectacle le montre féroce — on ne révèle rien du tout. Pire encore, on projette une image banalisée, risible en raison même de la faiblesse de ce qu'on propose. Le culturel érigé en artistique piège l'homme dont les aveux perdent toute trace personnelle et effraient par leur standardisation. *La Veillée* est à la créativité de l'homme ce que *La Cantatrice chauve* est à sa conversation.

L'animateur qui se présente comme un accoucheur de créativité enlève à l'individu la nostalgie de la création en lui offrant en échange une illusion mensongère. Il prépare des Philinte qui méprisent la lucidité d'un Alceste refusant la vulgarisation de l'art. La création pour tous finit donc par soustraire l'individu à une souffrance qui pourrait le nourrir. En même temps, elle érige la pratique en culte mystificateur qui fait complètement écran à la légitimité d'une autre fonction, celle du spectateur, du lecteur. L'action culturelle est, à la limite, une négation de la culture car elle n'invite ni à l'exploitation d'un savoir hérité, ni à l'accomplissement artistique véritable. Sa vocation est de l'ordre de l'ersatz. Et de tout ce qu'il engendre comme faux-semblant de bonne conscience.

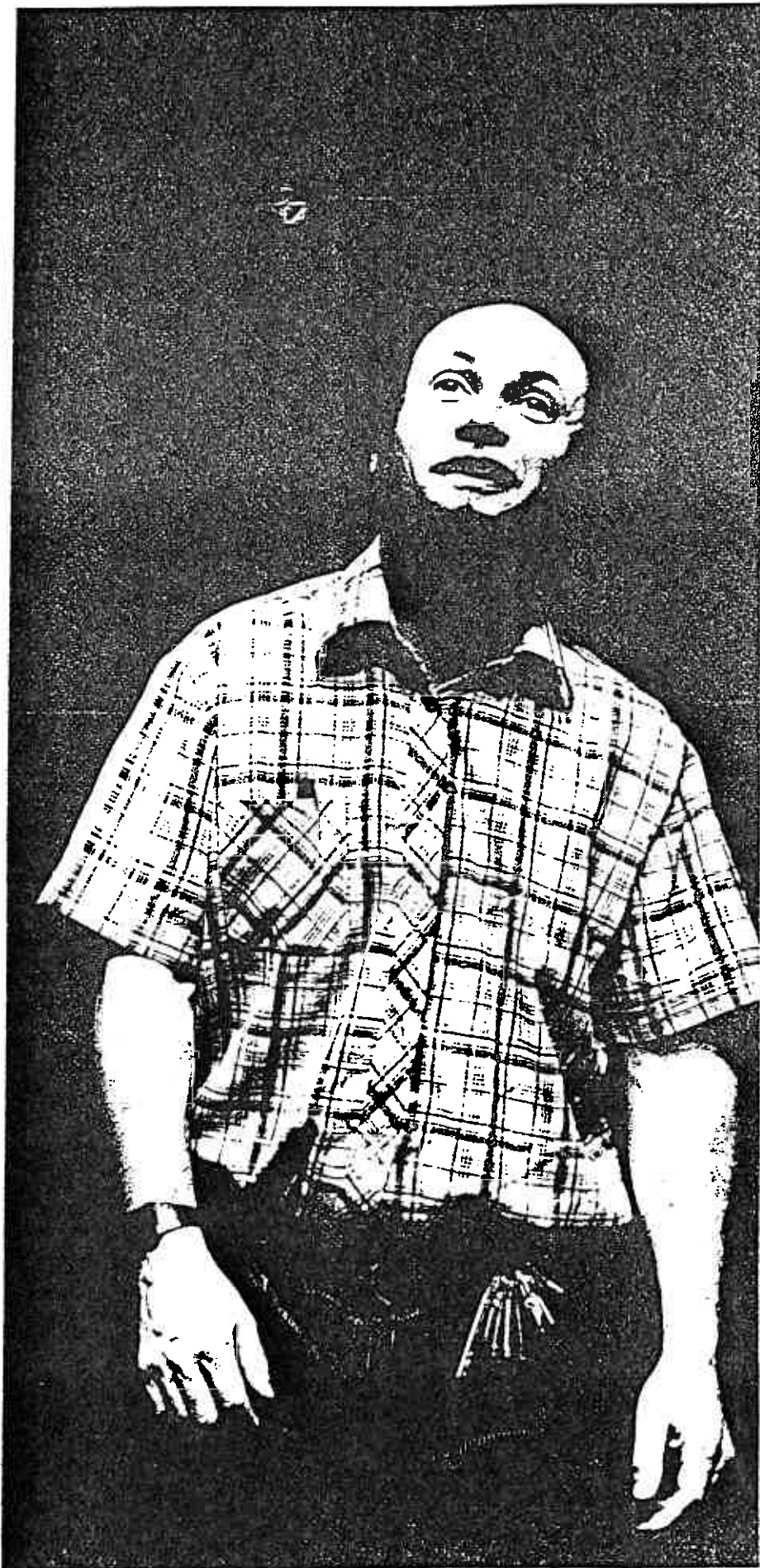
Le titre du spectacle en dit long sur le propos de Deschamps. *La Veillée* tient du plaisir d'être ensemble autant que de celui de la théâtralité discrète où certains prennent la parole pour raconter des histoires de jadis. L'animation culturelle répond à ce besoin communautaire, mais, par ailleurs, elle remplace ce qui était communication d'un legs par le mirage de l'originalité individuelle. Elle débouche sur une veillée dégradée par le culte abusif du moi, de l'actualité, de l'immédiat. Ceux qui interviennent cessent de se présenter comme les dépositaires d'un passé pour s'affirmer comme des créateurs du présent. On passe de la beauté impersonnelle du *on* à l'agression d'un *je* sans assises d'aucune sorte. L'animation culturelle en s'adressant à l'individu rate la vocation collective de la veillée.

Deschamps, avec la complicité des membres de son groupe, ne se contente pas d'enfiler des numéros dont l'échec perpétuel nous fait chaque fois éclater de rire. Car cette suite de prestations personnelles est ponctuée par des accents qui rappellent le goût ancien de Deschamps pour la déroute des objets, leur révolte, leurs ressources perturbatrices. Des fourchettes, par milliers, sont lancées régulièrement selon un rite propre à cette salle de cantine récupérée un soir par l'animation culturelle.

Laurent Peduzzi conçoit un décor parfait ; à la fois espace et commentaire du spectacle. Les murs hauts, peints d'un vert impersonnel, les globes éclairant d'une lumière neutre font de ce lieu de l'absence, un lieu dont la stérilité dit encore plus l'impuissance créatrice de tous.

*La Veillée* : un spectacle qui fixe un masque de notre temps, sanctionne un phénomène de société qui s'affirme comme une défense de l'art. Tout cela par le rire. De l'humour sur fond d'échec, l'échec d'un faux projet démasqué. □

• La Veillée • : l'animateur culturel (ph. M. Enguerand)



# Jérôme Deschamps

*En avant!, Théâtre Gémier 1981*



Claude Bricage

## Michèle Guigon

Jérôme Deschamps. Débuts avec le Groupe théâtral du Lycée Louis-le-Grand. Puis Ecole de la rue Blanche, Conservatoire de Paris, pensionnaire à la Comédie-Française pendant trois ans. Joue ensuite chez Antoine Vitez, enseigne à l'Atelier du Théâtre des Quartiers d'Ivry et anime des stages au Conservatoire.

77 : *Blanche Alicata*, avec Dominique Valadié. 79 : *La famille Deschiens*, *Les oubliettes*. 80 : *Les précipitations*, *La petite chemise de nuit*. 81 : *En avant I*. 83 : *Courts-circuits*, *Les blouses*. Et parallèlement : tournées en France et à l'étranger, animation de stages et d'ateliers de comédiens (notamment au Théâtre de l'Aquarium).

Avignon 84 : première ébauche de *La veillée*. Création en Mars 85 au T.N.P. Puis M.C. de Grenoble, Festival d'Automne à Paris et tournée internationale.

Printemps prochain : création d'un nouveau spectacle, présenté ensuite au Festival d'Automne 86. Tournée en France et à l'étranger (notamment en Afrique).

"Si on demandait à Monsieur Songe pourquoi écrivez-vous il répondrait de quoi je me mêle. Et s'il se le demandait ? Même réponse."

Ceci, de Robert Pinget, comme ouverture à toute discussion un tant soit peu serrée avec Jérôme Deschamps. Simple avertissement donc : ne pas exiger de lui la réponse à la seule question qui importe. Le b a ba. Le pourquoi de l'affaire, son théâtre. Vous dira qu'il n'a jamais su rien faire d'autre. Une simple façon de survivre. Qui lui est venue, pour ainsi dire, malgré lui. Bref, ce devait être dans le sang. L'idée du virus, toujours. La preuve son père. Chef-scout en son temps. Animait les soirées-feu de bois, singeant l'aumônier. Plus tard, lui proposant *Le bourgeois gentilhomme* à la Comédie Française, beau souvenir au demeurant.

- Tu vois, c'est de famille.

- Plus qu'on ne croit d'ailleurs. Tu oublies Hubert. Et Hubert t'a beaucoup marqué quand même.

Là, c'est Macha qui précise. Macha Makeieff, la compagne. Oui, après l'école catholique genre Sainte-Croix de Neuilly, le collège Bossuet, c'est le lycée Louis-le-Grand et la Terminale-Philo. Avec, au fond du couloir,

## Tu vois c'que j'veux dire

Entretien avec Jérôme Deschamps,  
par Joël Jouanneau

une porte. Sur la porte un écriteau : groupe théâtre. Et derrière la porte : Patrice Chéreau et Jean-Pierre Vincent. Qui lui font lire, comme ça, pour voir, un bout de *L'avare*. Pas Harpagon mais le serviteur : La Flèche. La peste soit des avarés et des avaricieux ! Et tout le monde de rire. Vincent, semble-t-il, d'ajouter : « Tiens, on dirait Hubert ! ».

- Je ne soupçonnais pas qu'au lycée on puisse connaître mon oncle, tu vois c'que je veux dire.

- Tu es le neveu d'Hubert Deschamps ?

- Absolument. J'allais souvent le voir dans les théâtres privés. Un grand acteur. Parfois mal exploité.

- Et dans la vie, il est comment ?

- Démesuré. Complètement. Un royaliste de cœur. Il va baiser la main des grands d'Espagne et il va à la messe anniversaire de la mort de Louis XVI, tous les ans. Mais c'est du rêve. Un nostalgique des costumes. Un type vertigineux.

Voilà pour Hubert. Le neveu, lui, après Louis-le-Grand, fait l'acteur rue Blanche, au Conservatoire et enfin au Français. Là-même où son chef-scout de père lui faisait découvrir qu'avec Monsieur Jourdain on peut faire de la prose sans le savoir. Mais très vite la déman-gaison le prend. Mettre en scène le gratte. C'est Vitez, alors à Chaillot avec Jack Lang, qui produit le premier spectacle : *Bahoulifische et Papavoine*, d'après une bande dessinée. Deux types d'un village qui auraient habité la lune sans que personne soit informé. Nous sommes en 1973. Puis à Vincennes, au Petit Sorano, *Blanche Alicata*, un travail qui donnait à voir et à entendre la femme de ménage de Dominique Valadié, laquelle interprétait le rôle. Et c'est encore Vitez, mais au Printemps d'Ivry cette fois, qui produit en 1979 *La famille Deschiens*. Dont les membres ne vont plus le quitter et hanteront successivement *Les oubliettes*, *La petite chemise de nuit*, *Les précipitations*, *En avant !* et *Les blouses*. Les Deschiens :

une famille en perdition. Des chodos à la dérive. Parlent peu. Sont obsédés par le coup de rouge. S'occupent à ne rien faire. Trainent l'éternel landau trouvé abandonné à la décharge. Et, plus Deschiens encore que les autres : Deschamps lui-même. Les charentaises trouées aux pieds, hirsute, à peine propre, toujours à la recherche d'une timbale de Gévèor. Revêtu d'un tablier. Et de sa sacro-sainte robe. Un homme-femme.

- On pourrait croire que Jérôme Deschiens claudique sur son féminin, non ?

- Même pas. C'est pas seulement une bonne femme. Plutôt quelqu'un qui ne saurait plus ce qu'il est.

- Tu veux dire : il ne se poserait plus la question du sexe ?

- Je crois qu'il la subit.

- (Macha) C'est un personnage qui parle de la mémoire. Un être hybride. On rencontre parfois des vieilles dames qui sont aussi des hommes. Le bonhomme est parti mais elles portent encore les traces, les signes, la mémoire de l'autre. Là, c'est l'inverse.

- Oui, je crois que ces gens-là ne conduisent plus leur sexualité, ils ont lâché le volant, tu vois c'est que j'veux dire. Ils ne sont plus aux commandes.

- (Macha) Et puis cet homme n'a peut-être plus que ça à se mettre...

- C'est une raison concrète oui. Les habits, moi ce qui m'intéresse c'est ce qu'ils manifestent comme espoirs, déceptions. Ce qu'ils nous racontent de la vie de ceux qui les portent.

- Et les objets, chez les Deschiens ? Ils sont peu nombreux mais ils gouvernent. Dans les spectacles ils imposent leurs lois. Ils semblent avoir une logique qui conditionne le quotidien. C'est obsédant les objets pour toi ?

- La vie c'est quand même ça, non ! Leur présence est gigantesque. Terrible. Le matin tu te réveilles, qu'est-ce que tu vois ? Une chemise ! Comme la veille. L'idée qu'on va passer sa vie avec une fourchette, un stylo, des chaussures, c'est pas l'horreur mais c'est comme pour la famille. En plus, eux, ils survivent...

- ... Mais dans le travail théâtral, est-ce que tu pars des objets ?

- Moi je crois qu'on raconte plus avec moins. Donc je commence toujours avec rien. En ce moment on répète le prochain : C'est dimanche, pour Décembre. Hier je travaillais avec deux chaises et un tapis. La question était de savoir s'il fallait ou non le tapis. Avec ou sans lui le spectacle ne raconte plus la même chose. Du tout.

- Lorsque tu dis : "raconter plus avec moins", tu crois que c'est là la raison qui conduit tes personnages à peu parler, et encore c'est beaucoup dire, à marmotter plutôt. Et toujours les mêmes phrases : "Ah les jeunes !" ou bien "Oh les gars !".

- Je ne refuse pas la langue. Simplement les mots, c'est comme les gestes, les objets, les chansons ; ce sont les éléments chimiques d'un spectacle et il faut trouver la combinaison juste pour que tout explose. Trop souvent au théâtre, c'est le pléonasme. J'y suis allé l'autre jour, j'ai eu le sentiment de ne pas avoir besoin de ce que je voyais sur scène. On nous racontait tout. Pas seulement par les mots. Par les images aussi, le jeu des acteurs, les costumes, le décor. C'était du tout-prêt, tu vois c'est que j'veux

dire ! Le spectateur n'avait plus rien à imaginer, il n'avait plus de pari à faire. Moi, ce qui me passionne finalement c'est l'économie des moyens sur la scène. Ce qui est suggéré. Ce qu'on dit ou ne dit pas. Et ça c'est une discussion essentielle dont est en train de crever un certain théâtre, du fait qu'il la refuse.

Il est vrai que si la famille Deschiens s'est constitué son espace public, c'est à l'économie. Du temps comme des signes. Cela n'alla pas toujours de soi. Il fallut le forceps et quelques années pour que ces inadaptés des planches s'imposent aux spectateurs. Peu habitués à voir sur la scène ceux qu'on imagine aisément à l'écart. Dans la zone mais oubliés. A la campagne mais loin du bourg, plutôt du côté des caves. Tous naufragés ! Et l'erreur consisterait rait ici à ne voir qu'une critique sociale de l'état des choses. C'est un peu plus compliqué. Le naufrage, à Deschamps, lui vient de l'enfance, mais là aussi, pas comme on l'attend. Avec lui, c'est comme au billard, il faut parfois procéder par effet contraire.

- La biographie n'explique pas tout, mais les Deschiens on aimerait bien savoir d'où ils viennent. Socialement ils sont très marqués, et toi ?

- Qu'est-ce que tu imagines ?

- Moi c'est les questions, toi c'est les réponses.

- La bourgeoisie catholique. Traditionaliste. Pas dans les affaires, non. La vieille famille bourgeoise avec la nostalgie des aristocrates... mais délabrée la famille. En même temps ils ont de l'humour.

- Précisions !

- La bourgeoisie terrienne. Soit la maison dans le XVII<sup>ème</sup> arrondissement, et dans l'Yonne la propriété familiale. Le château mais pas beau. Laid. Avec l'église au bout de l'allée. Des gens qui n'ont jamais travaillé, sauf la génération de mon père. Lui, directeur du personnel à la Thomson, mais sans y croire. Se demandant toujours pourquoi il devait travailler. Ce sont des gens qui vivaient dans le rêve, dont l'enfance s'est passée en calèche, tu vois c'est que j'veux dire...

- (Macha) Et maintenant leur préoccupation, c'est le prix du fuel.

- Oui, ils ont subi tout ça comme un naufrage. Comme si l'eau montait.

- (Macha) Ils sont à l'opposé de ceux qu'on voit dans la famille Deschiens, mais ils sont perdus pareils. Le bateau coule.

- La dernière fois que je les ai vus, ils parlaient des monarches. Et de la défaite des Russes blancs...

- (Macha) ... C'est ça. Quand je les rencontre ils me parlent toujours des Russes blancs puisque je viens de là-bas. Ils veulent savoir les raisons de l'échec de l'armée du tsar. Ils disent que si les généraux s'étaient mieux entendus, ils auraient pu gagner.

- C'est pas tout à fait faux d'ailleurs.

- On saura jamais, mais toi, comment tu as vécu ça ?

- violemment. Disons qu'a priori, ça t'aide pas tellement. C'est pas très porteur comme on dit, d'attaquer la vie en se disant que l'eau monte tout le temps.

- (Macha) Oui, il faut lutter contre la momification. Mais ce sont des gens très émouvants.

- Attachants même. Complètement. Simplement je suis obsédé par les naufrages, tu vois c'est que j'veux dire.

Forcément. C'est de là que ça vient, cette dérive démesurée qui imprègne tous les spectacles de Deschamps. Ces personnages qui n'ont jamais une seconde à perdre. Qui tentent de colmater les brèches de la vie mais ça fuit de partout. Et qui font "comme si", alors que c'est le désastre. Evidemment c'est plus universel que singulier comme problématique ! Pour ceux qui ne le croiraient pas, la réponse est dans *La veillée*, le spectacle produit à Villeurbanne et Grenoble, et que présente le Festival d'Automne. Les Deschiens cette fois sont sortis de la scène, et ceux qui les remplacent sont légion dans le public.

— (Macha) *Disons qu'ils ne couchent pas sous les ponts, ils ont un petit confort.*

— *Mais c'est des clodos quand même. Seulement c'est dans la tête. C'est pas parce qu'ils ont des habits propres.*

— *N'empêche ! Dans tes précédents spectacles on pouvait toujours se dire que...*

— *... C'était pas nous, hein, c'est ça.*

Et là ce n'est plus possible. *La veillée* on l'a tous faite. On ne peut plus se raconter d'histoires. *Jeux interdits* à la guitare ou *Kalinka* dans les jambes ; *We shall over come* avec les amis et les danses folkloriques, on a déjà donné. Mais dans le grand et glauque réfectoire de *La veillée*, entre l'animateur barbu qui réclame des crédits pour le stage raffia longue-durée et la bourrée auvergnate pour deux siphons et un balai, le simulacre du bonheur tourne vite à la tragédie.

— *Tu n'as pas, parfois, le sentiment de rechercher l'horreur dans le dérisoire ?*

— *Ce n'est pas de ma faute. Ce type de manifestation, c'est une agression inouïe pour moi.*

— *Tu forces un peu, non ?*

— *Pas du tout. Tiens l'autre jour, j'ai assisté à l'inauguration d'un Centre culturel. C'est au-delà de ce qu'on peut imaginer. Tu arrives dans une campagne magnifique, tout pour être jolie, et tu débouches sur des HLM abominables, monstrueux, à pleurer, et ils ont fait le Centre culturel dans une école délabrée, genre bâtisse-basse, tu vois c'que j'veux dire. On y vendait de la pyrogravure, des glaces entourées de cuivre, dix francs, vingt francs, et puis plus loin des objets en bois peints avec une étiquette : "Ces objets ne sont pas à vendre, ils sont là pour l'exposition". Comme si c'était trop beau, quoi ! Les élus étaient là. Parmi eux, une femme rousse coiffée uniquement sur le devant - derrière c'était tout creux - et elle dit : "Si seulement ça pouvait durer toujours !".*

— (Macha) *Ça ne manque pas de lyrisme !*

— *Et puis tu sais quoi ? Je vois un panneau : atelier scotchage ! Tu files des rouleaux de scotch à des gars. Ils scotchent, et voilà, c'est l'atelier scotchage. C'est vertigineux non ? Il y avait aussi des débats programmés : le chômage des jeunes. Le Nicaragua. Les Pershings. Tu imagines l'existence : un HLM tout pourri et comme distraction : du scotchage et un débat sur le chômage des jeunes. Une abomination. C'est le cauchemar, tu vois c'que j'veux dire. Et ce qui me frappait dans cet endroit d'une tristesse totale, c'est que tous ces gens, endimanchés, faisaient comme si tout était gai*

— (Macha) *Mais quand la femme dit : "Si ça pouvait durer toujours" elle fait tout basculer, tu ne crois pas ?*

— *Oui. C'est quand même vertigineux d'horreur. Bon, alors je sors et tu sais ce que je vois : un terrain de basket*

*défoncé au milieu des HLM, avec deux paniers rouillés, sans filet, tu vois le truc. Ils avaient organisé un tournoi de tennis dessus. Le filet tenait dans des pots de peinture. L'organisateur me dit : "Il faut qu'on obtienne des crédits pour creuser des trous dans le terrain, mais c'est pas gagné". A chaque fois qu'un joueur manquait la balle, il fallait cinq minutes pour la retrouver et après on ne savait plus si c'était 40-15 ou 30 partout, alors imagine la partie. Je dis à l'organisateur qu'il faudrait songer à installer un grillage, tu sais ce qu'il me répond : "Non, car ce qu'on veut faire, c'est un terrain polyvalent". Voilà. Sur un terrain de basket où on pouvait même pas faire du basket.*

— *C'est ton regard qui produit le cauchemar. On pourrait aussi bien dire que ça relève de l'utopie que de vouloir à tout prix jouer au tennis sur ce terrain-là.*

— *Je vais te dire : en réalité je trouve ça émouvant.*

— *Oui mais dans tous tes spectacles, les tentatives de construire finissent toujours par l'échec. Au fond de la mer !*

— *Ça, je n'y peux rien. Quand on commence à jouer au tennis sans grillage et sur un terrain de basket défoncé avec un filet qui tient dans des pots de peinture, il ne faut pas s'étonner si la partie va être difficile. C'est vrai que la tentative d'être heureux a quelque chose de désespéré. C'est raté d'avance.*

— *... Mais c'est cela qui produit le rire atroce qui parcourt tes spectacles, l'épouvantable vient de cet acharnement des personnages à vouloir construire, mais en pure perte.*

— *C'est ce que je cherche à montrer.*

— *Là on va devenir très existentiel ! C'est la philo qui t'a marqué ?*

— *Non, c'est la vie. C'est pas théorique, c'est d'abord du vécu. Après j'ai trouvé les lectures.*

— *Et ça te hante ?*

— *Complètement ! Ça m'obsède.*

— *La mort ou le tragique du quotidien ?*

— *Les deux.*

— *Alors, si je te suis, comme il est dit dans Sophocle : "Mieux vaudrait ne pas être né".*

— *On n'a pas le choix. Le tragique c'est qu'on fait tout pour que ce soit mieux.*

— *Mais tes personnages n'ont pas conscience de ce tragique-là ?*

— *Non, mais le spectateur oui. Du moins, j'espère. C'est ce vertige-là que je cherche. Pas le néant mais le gouffre. Celui qui sépare la volonté d'être heureux et ce qui nous arrive. Je voudrais que mon théâtre, ce soit comme des pages d'une chasse au bonheur qu'on arracherait une à une.*

— *Et dans le prochain, C'est Dimanche, tu continues ?*

— *Oui. Mais avec beaucoup d'accordéon. Les musiques genre Tour de France, tu vois c'que-j'veux dire. Le musette, c'est d'une gaieté meurtrière non ? Le beau Danube bleu à l'accordéon, tu connais ? Non. C'est splendide, mais c'est pâtissier. Tu devrais écouter ça pour le Nouvel An.*

Juin 1985, J.J.

# La veillée

*Reportage photo de Guy Delahaye, Maison de la culture de Grenoble, mars 1985.  
Légendes de Noëlle Renaude.*



*La veillée. Mise en scène de Jérôme Deschamps, avec la collaboration de Macha Makeieff. Décor de Laurent Peduzzi. Costumes de Macha Makeieff. Musiques de Michèle Guigon, Sylvie Jobert et Alain Margoni. Lumières de Jacques Wenger. Sons d'André Serré. Avec Jean-Marc Bihour, Tracy Billyeald, Jérôme Deschamps, Jean-François Dinacaroupin, Michèle Guigon, Sylvie Jobert, Alain Margoni, Marie-Christine Orry, Christine Pignet, Yves Robin et Jean-Marc Roulot. Une création Compagnie Jérôme Deschamps/TNP/Maison de la culture de Grenoble.*





La parodie dessus-dessous. Les mauvais acteurs blasonnés en plein mythe chevaleresque manient la dialectique sans le savoir.

Evidence théâtrale et bracelets-montres.

L'acteur dans l'acteur dans le personnage, ou les petits plats dans les grands.



Ce fut le Waterloo de la cuiller à rythme.

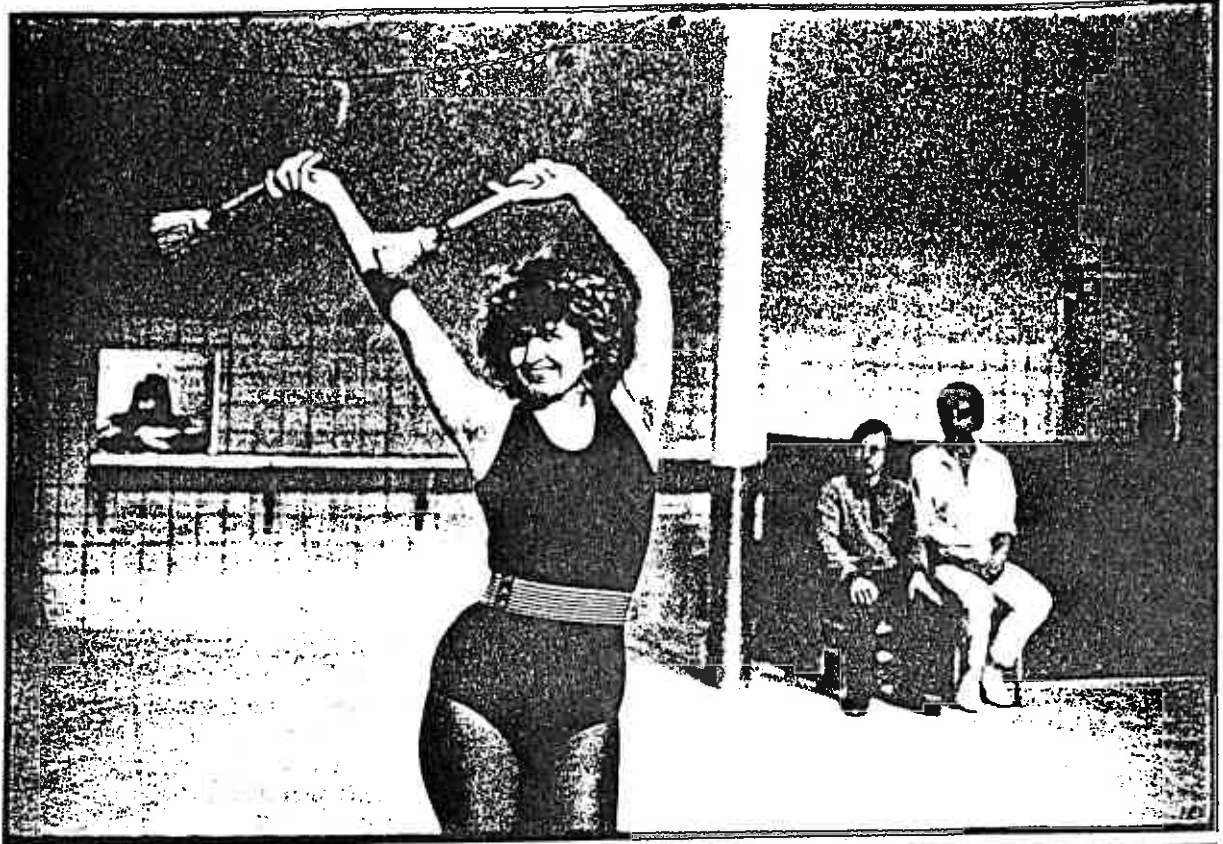
Comment ne pas penser au samouraï du *Hara-Kiri* de Kobayashi, qui devait se percer le ventre avec un sabre en bambou, ou à Gaston Lagaffe faisant des claquettes en espadrilles ?



Le message doit passer. Heureusement que notre animateur a du poil au menton, un stylo dans la poche, de la bonne volonté dans la prune, des carreaux sur sa chemise et un «étranger» sous la main.



Traits crispés, tendus. L'effort est héroïque mais l'apoplexie guette cette Joan Baez scoute. Sacco et Vanzetti, les siamois de l'erreur judiciaire, en valent-ils la peine, vraiment ?



Chercher où se niche l'incongruité. Dans l'ustensile insolite et enguirlandé que brandit l'aérobiqueuse en folie, ou dans la combinaison osée, au second plan, du petit sur la chaise basse et du grand sur la plus haute ?



Il y a plus de jouissance perverse à faire croire qu'on ne peut y arriver qu'avec un trucage quand il n'y en a réellement pas, qu'à faire croire qu'on y arrive sans trucage alors qu'il y en a un.

systématiquement à la catastrophe, à l'eau de boudin. L'entreprise artistique, quelle qu'elle soit, voit abrégé son existence de façon brutale par tout ce qu'on peut imaginer de chutes, glissades, dérapages, déséquilibres, culbutes et petits malheurs.

La sape est le nerf du spectacle.

Le théâtre de Deschamps est profondément marqué par ces êtres atteints d'une déveine monumentale, en même temps que d'une déficience mentale et d'une inefficacité redoutables. A la lisière de l'idiotie, ils ont cette remarquable faculté de ne faire aucune relation spatiale entre leur propre position (ou déplacement) et celle (ou celui) des objets qui les entourent. Ce qui fait qu'un imbécile encombré d'un plateau lui-même surchargé de vaisselle recevra automatiquement dans le nez une porte battante lancée à toute volée.

Incapables de coordonner deux mouvements et d'accomplir sans dégâts et sans sueur le geste le plus simple, ils excellent, pourrait dire La Bruyère, dans le médiocre.

Ils ont la tare poétique et la niaiserie ingénieuse.

Une vie ne leur suffirait pas pour saisir du premier coup d'œil une situation, inventer une solution au problème qu'elle pose et agir en conséquence.

Ce qui les fait victimes, cette fois, du gag à répétition. Les portes n'en finissent pas de battre, les plateaux et leur charge de voler et les imbéciles de s'étaler.

Bizarrement et venant contrebalancer cette maladresse excessive, s'infiltrent entre les ratés, des moments inattendus de haute voltage.

Car si leur intellect paraît plutôt atrophié, ils ont des mécanismes instinctifs et automatiques d'une éblouissante perfection.

Comme s'ils avaient subi un entraînement intensif de jongleurs de cirque, ils sont capables d'attraper au vol des objets catapultés d'on ne sait où (comme dans *Les blouses*, la bouteille de piquette, suprême objet du désir), de les réexpédier par le même chemin, de la même manière intempestive... jusqu'à ce qu'un silex vienne enrayer la mécanique.

Tel est le destin de ces petits bonshommes.

Encroûtés dans la disgrâce, poursuivis par l'irréductible guignon, ils approchent à leur insu la démesure : celle des héros tragiques.

Chacun peine, ployé sous le joug de l'inique fatalité avec une béate résignation, et fait du labeur - seule porte de sortie - la vertu cardinale de son existence, et de la sueur le seul produit qui en (dé)coule.

L'essentiel ne sera donc pas le résultat effectif, mesurable, de l'effort fourni, mais l'effort lui-même, valorisé, souligné par un certain nombre de codes.

Le bruit, par exemple, grossi, amplifié, acquiert une dimension phénoménale. Il devient le signe inéluctable et évident du travail en train de se faire.

Les plongeurs de *La veillée* (prologue muet), remontés à bloc, s'activent près des évier à causer plus de tintamarre en secouant la vaisselle (bruits de cataracte, de ferraille) qu'une chaîne de montage en pleine activité. Mais les gestes (la gesticulation) sont les mêmes, toujours recommencés, inutiles, et la somme de travail accompli, nulle.

Le principe est le même pour les numéros de music-hall présentés par ces artistes amateurs. La qualité, la mise au point de l'exécution importent moins que la difficulté à faire.

On sabote *Jeux interdits* à la guitare, mais laborieusement, on rate sa pirouette, mais on y met du cœur, on ressasse un ramassis d'âneries, mais on en bave, on perd ses baguettes dans un solo de batterie, mais on s'y applique.

Et le moral reste au beau fixe.

Mais là encore, comme pour ce qui est de l'antagonisme flagrant entre maladresse et adresse excessives, on tombe, comme par hasard sur des moments parfaitement lisses, voués ni à l'accroc ni à la déconfiture. Jouissance rare.

Le vieux pianiste possède, lui, le talent bucolique d'imiter pinsons, pigeons, tourterelles. Au beau milieu du naufrage retentissent alors roucoulements, sifflements, trilles. Désuète harmonie, essorée de tout ridicule, qui vient là, comme pour laver, éponger l'impéritie collective. C'est l'absolution, la trêve.

Ces êtres quasiment inachevés, ces champions du patatras chronique arrivent tout de même et tant bien que mal à bout de leur veillée. De chutes en chutes, jusqu'à la chute finale.

Aboutissement logique.

## La vie est un stage, animez-vous les uns les autres

Jacques Blanc

Dialogue téléphonique (28 mars 1985 à 15 heures).

Deux personnages : le directeur de théâtre  
le syndicaliste défenseur des animateurs.

**Animateur :** Allô, ici Monsieur... Je suis représentant syndical de... de la section des animateurs socio-culturels. Monsieur, vous diffamez un corps professionnel, celui des animateurs. Nous avons donc l'intention de faire un procès aux producteurs du spectacle.

**Directeur :** Avez-vous vu le spectacle ?

**A :** Non ! Mais j'en ai assez entendu parler... et puis j'ai un texte qu'on va photocopier, d'un certain Duchamp. Il attaque les animateurs.

**D :** Deschamps, vous voulez dire ?

**A :** Oui, peut-être. D'abord, qui est-ce ?

**D :** C'est le metteur en scène du spectacle. En quoi trouvez-vous ce texte diffamant ?

**A :** Il y a beaucoup de choses dedans. Un exemple ? Il dit que les animateurs vont à la fête de l'Humanité pour la critiquer. C'est faux.

**D :** Vous trouvez que c'est un propos diffamant ? Beaucoup de gens font la même chose, aller à la fête de l'Humanité, pour râler que c'est trop commercial et pas assez culturel.

**A :** D'ailleurs les animateurs savent se moquer d'eux-mêmes, ils disent toujours : animateurs « socio-cul ». Mais il y a des choses plus graves : vous attaquez la Mutuelle des Etudiants !

**D :** (*Il tombe de sa chaise*) Comment ça ? Il attaque la Mutuelle ? Je ne m'en souviens pas !

**A :** Oui, il y a dans le texte une mise en cause de la Mutuelle. (*Il lit*) « On le (l'animateur) voit alors chaussé de spartiates et vêtu d'une chemise indienne aux couleurs douces (violet) acquise Boulevard Saint-Michel en face de la M.N.E.F. (n°22). »

**D :** (*Remonte sur sa chaise*) Je suis effondré. Vous allez sûrement gagner votre procès. J'attends votre avocat. Vous devriez faire une conférence de presse auparavant pour donner plus de retentissement au procès.

**A :** Je vous appelle dans un esprit de conciliation. D'ailleurs dans votre maison on dit que vous avez des problèmes avec vos syndicats.

**D :** Quels problèmes ? A quoi faites-vous allusion ?

**A :** Vous savez bien, ce n'est pas à moi à vous le dire. Et puis vous attaquez les animateurs à un moment où ils sont particulièrement menacés.

**D :** Il n'y a pas d'attaque contre les animateurs. Ce texte est comme un portrait des *Caractères* de La Bruyère. Comme Molière quand il faisait la caricature des médecins ; le théâtre, et particulièrement la comédie, a toujours servi à la critique des mœurs de son temps.

**A :** Molière avait des autorisations. Ne mêlez pas le théâtre de Molière à tout ça. Vous cherchez à tout embrouiller.

**D :** !!! Mais il y a longtemps qu'il n'y a pas eu de plaintes contre le théâtre, ce pourrait être un procès en forme de représentation théâtrale.

**A :** N'essayez pas de détourner le tribunal. Vous verrez, les juges se prononceront, vous diffamez un corps professionnel.

**D :** Vous savez, moi aussi je me sens visé par le portrait de Jérôme Deschamps. Il se moque d'ailleurs aussi de lui-même, puisque ses comédiens, il les trouve en faisant des stages. Ce qu'il montre, ce sont les petites vies de gens qui essayent de se donner du divertissement, des plaisirs... et puis les ratages, les petits malheurs. Mais si vous voulez faire un procès, ce serait peut-être très amusant.

**A :** Si vous voulez nous pourrions nous rencontrer. D'ailleurs je crois que je vous connais. Ne portez-vous pas une barbe ?

**D :** (*Tombe à nouveau de sa chaise*) Non ! Non ! Je vous le jure !

\*

Qu'en est-il du travail d'acteurs de Deschamps ? Ne serait-on pas en fait devant un processus de comique tout à fait en dehors de la structure de jeu des grands-pères fondateurs du burlesque : Keaton, Chaplin, Laurel et Hardy, Jerry Lewis, Tati... etc.. Un doute plane sur l'identité des acteurs de Jérôme Deschamps, sont-ils de vrais professionnels ou de faux amateurs ? Ils ont à interpréter un personnage qui doit lui-même jouer un rôle qu'il n'arrive pas à tenir. Mais cet employé, cet ouvrier, cette vendeuse... à qui l'on a demandé pour une soirée « entre-copains » d'être musicien, danseur, chanteur, acteur, jette le trouble quant à son « être ». Il semble camoufler avec art la frontière entre sa personne et son personnage, entre sa réalité et la fiction. L'immense différence avec un « professionnel » est ce double jeu où les acteurs de Jérôme Deschamps se montrent très rusés. L'ambiguïté est redoutable, elle est l'essence comique du spectacle. Ni l'acteur, ni le personnage joué n'entrent dans les normes du théâtre ; et on se prend à rêver : qu'est-ce qu'un acteur et qu'est-ce que jouer ?

Qui sont-ils donc pour être aussi « vrais » sur une scène de théâtre ? Deschamps lui-même n'est-il pas un animateur de stage qui tente la « gageure » de faire prendre une « mayonnaise » impossible avec des non-acteurs ? Le public lui-même s'emmêle dans ce piège à simulation réciproque. Le décor procède d'un semblable effet d'étrangeté : vrais murs de théâtre ou faux murs du décor ? Les acteurs se sont-ils vraiment costumés dans leurs loges ou ont-ils escaladé la scène sans le détour de « l'art » ? Entre la zone du vrai et celle du faux, il n'y a pas de distance apparente. Le théâtre fonctionne en dispositif labyrinthe, en fausses pistes tragiques qui tournent court en chute burlesque, on s'aventure sur un terrain miné.

Notez aussi le désir de Jérôme Deschamps d'abandonner les « petites formes », d'occuper une grande scène à l'italienne et d'en jouer à fond, désir qui accomplit le projet esthétique de la boîte à illusion, celui de la perte de soi et de la peur du vide de ses petits êtres comiques en proie à leur vie.

Peut-être avait-on oublié que ce jeu-là, du vrai et du faux, est l'essence même du théâtre. L'investissement de la personne dans le personnage, du ludique de l'enfance dans le jeu de l'acteur font retour à l'origine perdue du théâtre, à son lointain eldorado. Comme dans les spectacles de Pina Bausch, le personnage ne préexiste pas à l'acteur, mais l'acteur d'un spectacle à l'autre, livre des éléments de sa biographie en réponse aux questions de Pina, et construit ainsi lui-même sa propre légende, sa propre histoire.

Le théâtre est peut-être sorti un jour de nos organismes biologiques et psychiques par ce désir des êtres humains de se donner en représentation à d'autres êtres humains. Pour se raconter. Pour se livrer aux autres. Pour se montrer corps et âme. Ainsi dans *La veillée*, les êtres humains ont décidément de bien étranges comportements. Bizarre, cette volonté d'attirer l'attention sur soi, d'appeler à tout prix le regard ou l'écoute d'autrui, de « faire l'intéressant », de paraître et de disparaître, avec tantôt une audace folle et tantôt une timidité au bord de l'évanouissement.

L'exemple de l'hystérique qui se livre à une présentation : représentation éperdue de son corps serait l'image excessive de l'acteur sous le regard des autres. De même, ce désir d'ouvrir aussi l'un de ces « mille orifices invisibles à travers lesquels un œil pénétrant peut voir d'un seul coup ce qui se passe dans une âme » (Freud citant Tristram Shandy). C'est ce qui nous étreint si fort chez Pina Bausch. Et ce qui nous plie en deux de rire chez Jérôme Deschamps.

Les petites vies des « humbles » - vocabulaire de l'ère post-Zola et post-Hugo ! - ne sont pas dignes de la scène... et encore moins de l'humour des portraitistes. Le peuple dans ses petites misères ne prête pas à rire.

Et pourtant, Deschamps, d'un spectacle à l'autre, ne cesse de nous faire rire sur son dos. Mais est-ce vraiment sur son dos ? Ce qui est risible, ici, ce sont ses manies et celles de ses « animateurs-militants » à se raccrocher comme des naufragés à une activité socio-artistico-culturelle, pour tenter d'être représentatif et branché, militant et câblé, social et moderne, désespérant de l'impossible fusion de l'esprit associatif et de l'esprit d'entreprise. Être ou n'être pas ? Et tout échoue ! Le corps se coince, les pieds se tordent, les vêtements gênent, la voix s'éraïlle, les bras ne sont pas en rythme... la représentation de soi tourne au désastre, avec la conscience aiguë du sujet que tout fout le camp. Ce serait tragique, s'il n'y avait que l'échec de l'individu, mais un deuxième échec se superpose au premier, celui du projet culturel qui rame désespérément à contre-courant et sombre dans un naufrage grandiose de drôlerie. Tentative pour opposer l'éducation des individus à l'exploitation de « l'homme par l'homme », désir de « faire régner l'égalité à partir de cette virtualité en tous du goût pour le jeu de la libre apparence », volonté de réduire l'opposition culture populaire et culture savante, essai de fonder une éduca-

tion esthétique de l'humanité, de retrouver l'homme total non divisé entre manuel et intellectuel, de jeter les bases d'une esthétique populaire... Mythe d'un peuple introuvable, d'une culture populaire authentique, aux présupposés rousseauistes d'une pureté originelle, d'avant la contamination.

Mais Deschamps ne méprise pas ses créatures, au contraire leur force d'attendrissement a raison du projet de l'animateur, et le retourne... ils en sortent vainqueurs avec lui, contre toute attente, contre toute force déterministe, contre toute tentative d'enfermement idéologique et de réduction du monde. Ils opposent l'anarchie de leur comportement, leur indiscipline, et leur irréductible désir de liberté et de bonheur.

Deschamps ne s'en prend peut-être pas tant à l'animateur socio-culturel qu'à l'artifice volontariste qui vise à constituer des solidarités sociales et culturelles en baliçant les groupes sociaux dans un quadrillage serré. Une certaine sociologie a fait des ravages, celle qui désigne derrière tout propos et tout être humain, son appartenance idéologique ou sociale qui le conditionne et le détermine. Voir ce trop célèbre cliché, trop usé, pour un usage théâtral : « D'où tu parles ? ».

Les personnages de Jérôme Deschamps sont des sujets résistants qui ne rentrent pas dans le système des sciences humaines de l'animateur. Ils s'échappent, dérapent, dérivent, fuient... Comment parler du jazz et des opprimés à côté d'un arabe qui fait le singe ? Tout le système théorique qui fait porter la suspicion sur le « non-dit », derrière les paroles, sur la détermination des individus par les forces de l'environnement, sur ces conditionnements idéologiques, échoue devant l'imprévisible comportement du corps et du sujet, leur rébellion consciente ou non, leur incapacité à fournir les réponses, leur façon de s'échapper toujours, de ne jamais être là où ils sont... L'animateur croyait comprendre ; l'animateur c'est nous-mêmes, supposant savoir, forts de nos topologies sociologiques ; c'est tout le ressort comique du spectacle et la morale de Deschamps : la réhabilitation du sujet.

Le statut du public est double car il est aussi le public supposé de la Maison des Jeunes convié à assister à la veillée préparée par les « copains », auquel l'animateur s'adresse. Le spectateur marche dans cette duplicité et quand la jeune femme à la guitare demande aux copains supposés dans la salle de frapper dans leurs mains, le « vrai » public emboîte le pas, mêlant l'ironie sur lui-même et le désir de complicité avec le spectacle.

La catastrophe finale intervient comme un « Deus ex machina », le commandeur de pierre a mué dans « l'ère de la vitesse », et la main vengeresse de King-Kong s'abat dans un fracas épouvantable sur la France profonde, coup d'arrêt brutal de l'histoire, dérisoire entreprise humaine disparue, à la trappe.

« Mes gages ! mes gages ! J'ai été floué. »

Jacques Blanc

NDLR. Rappelons que Jacques Blanc est co-directeur, avec Georges Lavandant, de la Maison de la Culture de Grenoble, co-producteur, avec la compagnie Jérôme Deschamps et le TNP, de *La veillée*.

Festival d'Automne 85. Théâtre des Amandiers, 19/9-26/10/85. *La veillée*. Co-réal. Théâtre des Amandiers/Fest. d'Automne.